



El Camino Sanabrés

Claude Bernier

La Via de la Plata

De Zamora

à

Santiago

En passant par

Ourense

Avant-propos

Enseignant retraité, Claude Bernier a enseigné au Québec durant 35 ans, d'abord le grec et le latin, puis le français.

À 19 ans, il a subi un grave accident qui devait le clouer sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Après de multiples efforts, il a réappris à marcher et depuis, a parcouru plus de 12 000 kilomètres sur les Chemins de Compostelle, empruntant chaque fois un chemin différent. Et il n'a pas encore l'intention de s'arrêter de marcher.

Membre fondateur de l'association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques, il occupe le poste d'animateur de la région Mauricie/Centre-du-Québec depuis 2003.

Au début de sa retraite, il a écrit un roman pour ses élèves, *Un Matin d'avril*, publié chez Arion. Par la suite, trois de ses récits furent publiés chez Arion: *Mes 2 000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle*, *Le Chemin Mozarabe* et *le Chemin Romieu*. Puis, après la fermeture de la maison d'édition Arion, il a écrit neuf autres récits de ses chemins qui n'ont pas été publiés.

Zamora, vendredi, le 12 juin 2009

La plaine de la Castille

Pour qui connaît bien l'histoire de l'Espagne, la ville de *Zamora* évoque un passé chargé de légendes, de héros, de hauts faits militaires qui ont marqué son destin. Moins connue que sa cousine, la ville de *Salamanca*, à 62 kilomètres plus au sud, a connu un rôle nettement plus important dans le déroulement de la vie politique de cette région de l'ouest de la péninsule ibérique.

Alors que *Salamanca* marque l'entrée de la Castille, par le sud, *Zamora* demeure le pivot de cette grande plaine que les historiens romains avaient jadis baptisée « le grenier de l'empire », tellement cette terre produisait du blé en abondance. La conquête ne s'était pourtant pas avérée facile. Un simple pasteur Ibère avait bien compris la stratégie nécessaire pour contenir des forces nettement supérieures aux siennes. Pendant plus de vingt ans, avec sa petite troupe de valeureux guerriers, Viriate a su tenir tête aux légions impériales de l'armée romaine. Se déplaçant constamment avec vélocité, ménageant embuscade après embuscade, il savait tendre des pièges aux soldats qui s'aventuraient en dehors des camps, sans jamais affronter les légions déployées en rase campagne. Incapables de le vaincre, les Romains durent utiliser la ruse et la trahison pour se saisir de lui, l'enchaîner et le traîner de force jusqu'à Rome.

La région pacifiée, les ingénieurs romains unirent les deux villes par une voie romaine, *la via romana* numéro XXIV. Ils construisirent un magnifique pont au sud de *Zamora* sur le fleuve *Duero* et firent de même pour *Salamanca*, sur le *rio Tormes*, de telle sorte que cette route qui reliait le sud, du port de *Cadix* à la ville d'*Oviedo*, au nord de la *Lusitania*, cette grande province romaine à l'ouest de l'Espagne, permit un rapide développement de ces deux villes.

À cette époque, *Salamanca* s'appelait *Salmantice*. Le nom de la ville se transforma au XIII^e siècle avec la création de l'une des plus célèbres universités d'Europe. Les étudiants venus de pays d'origine fort différente utilisaient la langue latine pour communiquer entre eux. Ayant coutume de se réunir dans une grande salle pour discuter, ces étrangers ne conservèrent dans leur mémoire que les premières lettres du nom de cette ville et puisèrent dans leurs mots latins « *sala magna* » pour la désigner, ce qui donna par la suite, *Salamanca*, en espagnol.

Les Romains appelèrent la première place forte sur la rive nord du *Duero*, *Oculo Duri* (l'œil du *Douri*), car ce fleuve permettait la libre circulation des biens et des denrées de *Zamora* à *Porto* qui donnait accès à l'océan Atlantique. La forteresse qu'ils construisirent devait veiller sur la région et surtout sur le grand fleuve qui s'était creusé un nid dans cette région très fertile.

Avec la chute de l'Empire romain et les invasions barbares, les anciennes forteresses furent en grande partie détruites. Une telle situation ouvrit toutes grandes les portes à l'arrivée des Maures en 713. La péninsule ibérique fut complètement conquise par les nouveaux envahisseurs. Les Arabes occupèrent les lieux pendant deux siècles et donnèrent à cette agglomération le nom d'une ville bien connue en Turquie, *Samurah*, que les Espagnols traduisirent en leur langue par le mot *Zamora*.

Durant les guerres de la *Reconquista*, la reconquête de l'Espagne par les chrétiens, un jeune chevalier des armées espagnoles, *Rodrigo Diaz de Vivar*, mieux connu sous l'appellation *El Cid Campeador*, devint très célèbre, à la suite de ses nombreuses victoires militaires. Après avoir enlevé cette place forte aux mains des Arabes, il construisit une muraille autour de la ville et érigea ici un château digne d'un roi. La ville devint alors une place forte quasi imprenable et son chef, un héros célèbre pour tous les Espagnols. Sa réputation s'étendit même à travers toute l'Europe et bien des nobles de la cour du roi *Alfonso VI* commencèrent à craindre son prestige et certains se mirent à désirer sa mort. Averti qu'un complot se préparait contre lui, *El Cid* fit ses adieux à sa belle Chimène et à ses enfants, monta sur son noir destrier et, avec l'aide de ses fidèles compagnons d'armes, traversa l'Espagne tout entière, de l'ouest vers l'est, bousculant tout sur son passage et alla fonder la ville de Valence, sur le bord de la Méditerranée, où il mourut en 1099.

La ville de *Zamora* est remplie de légendes liées à ce valeureux guerrier. Avec le renom que lui apporta le capitaine militaire émérite, elle devint en quelque sorte un symbole de fierté pour une jeune nation qui se cherchait un avenir. Les rois de Castille prirent l'habitude de venir chercher leur couronne sur le tombeau du héros et la ville multiplia les couvents et les monastères. Trente-huit églises furent érigées sur cette colline qui devient l'emblème de la nation espagnole. De multiples œuvres littéraires, romans, pièces de théâtre, poèmes de toutes sortes puisèrent leurs inspirations dans ces faits d'armes, alors que l'idylle très connue entre la belle Chimène et le valeureux El Cid, le plus célèbre d'Espagne, donna naissance à de nombreux ouvrages qui ne se comptent plus. Aujourd'hui encore, durant la *Semana Santa*, la semaine qui précède Pâques, des milliers d'Espagnols accourent dans cette ville sainte pour assister à des fêtes grandioses qui évoquent ce passé glorieux.

En 2004, quand nous avons parcouru le chemin de La *Via de la Plata*, des pluies abondantes nous avaient causé bien du souci. À plusieurs endroits, le sentier était devenu impraticable, nous obligeant à marcher sur le bord de la route pour traverser les cours d'eau. Le livre guide qui orientait nos pas, nous avertissait que le chemin qui passait par *Ourense*, à travers des montagnes de *León*, était particulièrement périlleux au printemps. Le sud de la Galice, une région très montagneuse, était sillonné par de nombreuses rivières qu'il faudrait traverser à

gué. Cette situation nous avait convaincus de monter vers le nord où nous allions croiser le *camino francés* à *Astorga*.

Dans mon esprit, ce chemin demeurerait incomplet, amputé du *camino sanabrés*. Aussi je rêvais de faire ce tronçon, un jour. Cette année, l'intervalle de trois semaines entre la fin du chemin portugais et l'arrivée de mon épouse à Paris me permettait enfin de rester en Europe et de parcourir ce *camino* qui m'attirait particulièrement.

C'est donc avec certaines appréhensions que j'ai quitté mon ami belge, Roger, hier soir, et que je me suis rendu seul, ce matin, à la *estación de autobuses*, pour monter dans un véhicule qui m'amènerait au point de départ de ce nouveau chemin.

Il est 13 h quand l'autobus entre dans la gare de *Zamora* en provenance de *Santiago*. Situé dans un quartier résidentiel récent, l'édifice me semble nouvellement construit. À la sortie, je demande à un policier de faction, qui se tient à l'ombre, dans quelle direction je dois marcher pour rejoindre le centre-ville. Il tend le bras en direction du soleil, à l'ouest, sans doute. Je m'arrête à un petit bar pour acheter une bouteille d'eau. Juste en face, à la *farmacia*, un immense thermomètre à l'extérieur, indique un beau 43° degrés. J'avais deviné. Le soleil frappe fort.

Après une demi-heure de marche, j'arrive enfin à *la calle Santa Clara*, la grande rue commerciale que je connais bien. Quelques minutes plus tard, je sonne à *l'hostal Chiqui*, sur la rue *Benavente*. Une voix féminine s'empresse de me répondre. Une chambre est disponible. Je monte au deuxième étage et je reconnais la vieille dame. Je lui explique que je suis venu ici, en 2004, et que c'est un plaisir pour moi d'y revenir. Sans autre commentaire, je paie les 30 € et elle me remet les clefs. Je ne verrai personne d'autre dans ce petit *hostal* jusqu'à ma sortie, le lendemain matin.

Je prends quand même une douche pour me donner bonne conscience, car avec cette température, le geste me semble inutile. Comme je n'ai rien mangé depuis mon départ, je pars à la recherche d'un restaurant. La petite cafétéria en face de *l'hostal* où nous avons soupé lors de notre passage a subi de profondes transformations et, en jetant un regard sur les bouteilles de champagne sur le comptoir du bar, je comprends qu'un groupe fait la fête. Toutes les tables sont remplies et je ne me sens pas du tout le bienvenu.

Dans une ruelle, adjacente à la rue *Santa Clara*, une petite terrasse sert encore des repas. La jeune fille m'apporte la carte du menu qui convient à mon portefeuille. Pendant que l'on me prépare une assiette, je sirote une bière froide qui fait du bien.

Pour la première fois, je réalise que maintenant je suis vraiment seul, que je me prépare à faire un chemin en solitaire comme je l'ai toujours désiré.

En 2001, lors de mon premier chemin, j'avais recherché la compagnie des autres pèlerins, dès le départ. Je craignais de marcher seul. Après que mes premiers compagnons de route m'eurent quitté à Aumont-Aubrac, j'avais marché seul quelques jours à peine, porté par l'adrénaline que m'avait procurée la rencontre de *Felice*, la jeune handicapée espagnole. Puis, je m'étais joint aux quatre pèlerins de Poitiers, dans le gîte d'Estaing. Étaient venus s'ajouter peu après Monique de Lille, Gilles de Paris et même Georges de Lyon, de telle sorte que je ne me sentais jamais vraiment seul.

Après la traversée des Pyrénées, pendant deux petites journées, un couple de Marseille marchait sur mes talons. Ils ne parlaient pas du tout espagnol et me demandaient sans cesse de les aider. À Pampelune, j'avais réussi à les semer, car leur présence devenait encombrante. Cette journée même, en entrant dans la ville, un pèlerin belge m'avait montré une balise cachée derrière une voiture pendant que je cherchais la route à suivre. Nos pas allaient se croiser de plus en plus fréquemment. Roger Thomas est devenu plus qu'un simple pèlerin d'occasion, un ami, un frère. Nous avons fait cinq autres chemins ensemble, dans le partage et l'amitié. Je ne dirai jamais assez à quel point cette rencontre a changé ma vie.

Nous nous sommes quittés, hier soir, à la gare ferroviaire de *Santiago*. Il prenait le train pour Valence et aujourd'hui, je me retrouve seul pour entreprendre ce nouveau chemin. Maintenant, je dois compter uniquement sur moi-même pour me débrouiller. Avec Roger, nous marchions rarement côte à côte, mais je savais qu'il était là, qu'il me viendrait en aide, si j'en avais besoin. Pour une fois, je commence un chemin tout à fait seul et je ne veux pas rechercher la compagnie de personne. Loin de moi l'idée de fuir ceux qui viendront vers moi, j'accepte à l'avance de partager avec eux. En plus, il me fera toujours plaisir de les écouter, de manger ou boire à leurs côtés, mais je ne veux m'accrocher à aucun compagnon ou compagne de marche. Un vrai chemin en solitaire.

Malgré le soleil brûlant, je tiens à revoir la ville. En cet après-midi torride, les rues sont désertes. Après la traversée de la *Plaza Mayor*, je longe l'immense cathédrale, franchit le portail des murailles et m'avance sur une terrasse qui surplombe le grand fleuve *Duero*. À ma gauche, derrière moi, le château du chevalier *El Cid Campeador*. Il avait fait construire le bâtiment sur le point le plus haut de la ville, avec une vue magnifique sur le fleuve et la Castille. En effet, de cette terrasse, notre regard se prolonge vers l'est en direction de *Madrid*, et au sud, vers *Salamanca*. À son époque, la majeure partie de ces terres fertiles appartenait encore aux envahisseurs, *los Moros*. Je me rappelle, en 2004, nous étions arrivés par le sud et je m'étais émerveillé devant ce promontoire, sur la Rive-Nord du fleuve. Le château brillait au soleil, pointant fièrement ses tours au-

dessus de la muraille, sur un fond bleu, sans nuages. La gloire de l'Espagne éclatait de lumière. Il avait fallu alors contourner les arcades du vieux pont romain, en partie détruites et laissées à l'abandon, traverser le fleuve sur le nouveau pont et remonter le long de la rive vers le château qui attirait constamment notre regard. Comme le temps frais le permettait, nous avons mis tout le temps nécessaire pour visiter le quartier ancien.

Cet après-midi, je cherche plutôt des coins d'ombre pour m'arrêter pour quelques photos. Les portes de l'immense cathédrale sont encore fermées et n'ouvriront qu'à l'heure de l'office, un peu avant 18 h. Je longe le palais épiscopal et la vieille église *San Isodoro*, l'une des plus anciennes de la ville. Juste à côté, une partie du mur de la forteresse romaine a résisté à l'usure du temps. Derrière, l'église *Santa Magdalena* fut érigée sur les ruines de l'ancien système de défense. Son emplacement, sur la pointe rocheuse, offre un très beau coup d'œil sur le fleuve qui se prolonge vers l'ouest. C'est là que Viriate avait construit sa première forteresse qui n'a pas résisté longtemps aux catapultes et aux assauts de l'armée romaine.

En soirée, je cherche en vain un restaurant espagnol qui ouvre ses portes un peu plus tôt. Rien ne semble disponible avant 21 h. Je m'arrête alors dans un café turc où le jeune homme me prépare avec soin un K – Q – Bab de son cru. Cet étudiant en agronomie vient de l'Azerbaïdjan et s'exprime avec aisance en espagnol. Comme je suis seul avec lui dans le café, tout en mangeant mon sandwich, nous échangeons quelques phrases sur sa situation. Puis, sans tarder davantage, je me dirige vers ma chambre qui, heureusement, a gardé sa fraîcheur, malgré la température très chaude à l'extérieur.

Samedi matin, je quitte l'*hostal* au lever du soleil, alors que la ville dort dans la douceur du matin. Les rues désertes, couvertes de saleté, exhalent les odeurs de la nuit. Aucun bar du centre-ville n'a encore ouvert ses portes. Je profite de cette tranquillité pour sortir de la grande agglomération sans être incommodé par la circulation. Au dernier carrefour, avant de prendre le sentier, une simple lumière attire mon regard. Je peux enfin prendre mon petit-déjeuner et boire un bon café. La dame m'offre un morceau de gâteau fait maison, fourré au chocolat, car elle n'a rien d'autre sur son comptoir. Le boulanger va passer plus tard, me dit-elle. Les Espagnols de la Castille ne sont jamais pressés de commencer leur journée.

Au-delà du carrefour, un grand panneau, posé là par les amis du chemin, indique les villes et les villages que je vais traverser au cours des prochains jours. Ces tableaux magnifiques, j'en verrai au moins cinq, chaque fois illustrant avec précision les étapes importantes de cette *Via de la Plata*.

Puis les flèches jaunes m'envoient au milieu d'un dédale de rues aménagées pour de futures constructions où aucun bâtiment n'a encore vu le jour. Aucune

balise n'apparaît sur le ciment fraîchement coulé et le goudron, sous la chaleur des premiers rayons de soleil, adhère aux semelles de mes bottes. Au coin des rues, bien fixés dans le sol, les poteaux attendent leur panneau de signalisation. Pour toute indication, il me reste la N-630 qui file en ligne droite et le village de *Roales del Pan* dont j'aperçois les premières maisons, au loin.

À proximité du village, un couple de personnes âgées a aménagé à côté de leur maison un petit parc assez particulier. Des marionnettes en papier mâché, de dimension humaine, représentant des pèlerins avec leur gros sac, se fauillent entre des arbres, franchissent des ruisseaux et contournent des rochers pour arriver finalement au ciel où ils sont accueillis par des anges. Un tableau, empreint de simplicité, qui illustre les croyances de ces gens.

Un souvenir de *Roales del Pan* demeure bien vivant en ma mémoire. En 2004, en remontant la rue principale, nous avons demandé à une vieille dame s'il était possible de trouver un bar dans le village. Nous n'avions pas encore pris notre café du matin. La dame nous a invités à nous asseoir sur un banc en face de sa maison. Quelques minutes plus tard, elle revenait nous voir, apportant deux tasses de café et des petits gâteaux qu'elle avait cuisinés elle-même. Ce matin, la rue demeure déserte et personne ne vient m'offrir du café. Mais un petit bar a ouvert ses portes à quelques mètres de l'église paroissiale.

Après le village, un long sentier de douze kilomètres s'engage à travers les champs. En ce matin radieux, je goutte enfin à la tranquillité des grands espaces. Personne derrière, personne devant, j'avance d'un bon pas sur un sentier de terre rouge, la couleur de la Castille. Loin, à ma droite, la N-630 me rassure. Je marche véritablement dans la bonne direction, même si les balises se font rares. De fait, elles ne manquent pas, car à chaque croisée de routes, j'en retrouve une qui confirme la direction à suivre.

Quand j'ai préparé mon voyage, au Québec, avant de partir, je rêvais déjà de tels chemins : des champs à perte de vue, une ligne d'horizon très lointaine, les odeurs de la campagne et surtout la douceur de marcher dans le silence. Quand rien ne vient perturber ma rêverie, mon esprit vagabonde, s'envole et s'évapore dans la nature. Je parcours alors de longues distances sans me rendre compte du chemin, perdu dans mes pensées.

Avec Roger, sur ce chemin de la *Via de la Plata*, de Séville à Astorga, nos rencontres s'étaient limitées à quelques personnes : deux Italiens dont les arrières-arrière-grands-pères avaient sans doute été centurions dans l'armée romaine. Ils marchaient tellement vite que l'on avait l'impression qu'ils volaient sur les sentiers. Il faut dire qu'ils avaient au moins deux mille ans d'histoire dans les pattes. Cela stimule son fantassin. Nous avons croisé aussi quelques Espagnols. Eux aussi se vantaient d'avalier kilomètre après kilomètre sans se fatiguer. Un soir, nous avons soupé avec l'un d'eux, qui nous affirmait être

capable de parcourir cinquante kilomètres par jour. Le lendemain, il était arrivé au gîte, derrière nous, en se frappant la tête : « *No la veo, no la veo!* » Il avait manqué une balise et s'était dirigé vers l'est plutôt que de monter vers le nord. Sa boussole s'était détraquée. J'aurais aimé lui réciter la fable de La Fontaine, le lièvre et la tortue, mais il ne comprenait pas le français.

Vers 10 h, au milieu des champs, je dois m'arrêter pour mettre de la crème solaire. Mon teint basané ne suffit plus, le soleil frappe trop fort. Mes bouteilles d'eau s'épuisent, j'espère en avoir suffisamment pour me rendre au village de *Montamarta*. Dès que j'aperçois les bâtiments de ferme au loin, je prends les dernières gorgées pour me donner du courage.

Au premier carrefour de chemins agricoles, un panneau de bois m'informe que je peux trouver un gîte de pèlerins au village. Ces quelques mots me rassurent. Lors de notre premier passage, nous avons couché à *l'hostal Asturiano*, sur le bord de la N-630. Mais j'ai appris avant de partir qu'il avait fermé ses portes et que le bâtiment était à vendre.

Une flèche en bois qui n'a pas subi l'assaut de la peinture indique un sentier à suivre pour rejoindre le gîte. Je traverse un tunnel sous la voie ferrée, un petit boisé où des tables de pique-nique sont installées et sur la colline, *l'albergue de los peregrinos*.

Moi qui me croyais seul sur le chemin, j'ai la surprise de découvrir que le gîte est rempli aux deux tiers. Au moment de déposer le sac près d'un lit inoccupé, je demande à la préposée au ménage comment il se fait que tous ces gens soient rendus ici. Elle me répond d'un air bourru que dix-huit *Polancos* (Polonais) sont arrivés tôt cet avant-midi. Et son regard vers le fond du dortoir ne laisse aucun doute : la situation ne se passe pas bien.

Comme je suis un vétéran de ces rencontres conflictuelles, je fais ma routine habituelle : la douche et la lessive et je quitte les lieux pour aller manger. Je connais un petit bar sur le bord de la route nationale. La dame me reçoit avec gentillesse et sa fille m'apporte le menu peu après. Elle confirme que je peux dîner et souper ici, le bar étant ouvert à tous les pèlerins. Pour l'instant, ma situation est bien sous contrôle. En passant devant la pharmacie, un coup d'œil m'indique que le thermomètre atteint un vrai 42° degrés. La chaleur demeure intense. Un raisonnement tout simple s'agite dans mon esprit : si l'état des lieux se dégrade au gîte, je pourrai toujours revenir ici pour retrouver un coin d'ombre assez tranquille.

De retour à *l'albergue*, je croise l'Allemand *Lothans* qui termine sa lessive. Il a eu la même surprise que moi en mettant les pieds dans l'établissement. Les Polonais occupent presque tout l'espace. Pendant que je rédige mes notes, assis sur le bord de mon matelas, une jeune Polonaise s'adresse au pèlerin

allemand. En observant leurs gestes, je devine que la communication ne passe pas correctement. La jeune fille tourne son regard dans ma direction et s'avance vers moi sur la pointe des pieds. Avec un ton suppliant, elle me demande en anglais si je parle espagnol. Devant ma réponse affirmative, sa figure s'illumine. Je veux bien l'aider.

En ce samedi après-midi, les Polonais veulent assister à une messe catholique. Nous regardons ensemble les informations inscrites sur un panneau d'affichage. Rien ne nous renseigne sur le sujet. Je note quelques adresses sur un bout de papier et nous partons ensemble pour rencontrer des gens du village. À toutes les portes où nous frappons, aucune réponse. Malgré la chaleur torride, la jeune fille persiste et fait preuve d'un surprenant courage. En cours de route, elle m'explique que le groupe est formé de pèlerins de diverses paroisses de Cracovie. Personne ne parle espagnol, alors que deux personnes seulement peuvent s'exprimer en anglais, elle et sa copine. Finalement, par hasard, nos pas nous conduisent au bar où j'ai dîné, ce midi. Le propriétaire m'informe que la paroisse a perdu son curé et qu'un prêtre vient seulement deux fois par mois pour dire une messe et entendre les confessions. Alors, l'espoir d'assister à un office religieux, aujourd'hui, s'envole en fumée. Pour consoler la jeune Polonaise que je trouve sympathique, j'aimerais bien lui offrir une bière et causer davantage avec elle, mais je crains d'être accusé de corrompre la jeunesse. Je ne veux surtout pas finir ma vie comme mon ami Socrate, condamné à boire la ciguë. La jeune fille retourne au gîte pour annoncer la mauvaise nouvelle à son groupe, pendant que je m'assois à l'ombre pour une bonne bière froide.

Ce village, si petit soit-il, se remplit de gens de la région entre le premier et le six janvier de chaque année pour le *carnaval del Zangarrón*. Une tradition qui remonte à des temps immémoriaux. Un personnage, choisi secrètement, vient dans le village, masqué, avec des vêtements très colorés et son chapeau de clown, et exprime tout, tout, ce qui lui passe par la tête, sans aucune impunité. En retour, chaque habitant peut, de son côté, insulter ce bouc émissaire à volonté, sans craindre aucunes représailles. Ces coutumes, antérieures au Moyen Âge, sont d'origine païenne. Elles servent d'exutoire à toute une population, soumise à des lois civiles et des pratiques religieuses souvent contraignantes. Ainsi, cette liberté passagère permet aux gens de la région d'affirmer publiquement ce qu'ils n'ont jamais osé dire. Les murs du bar sont remplis de photos de ces festivités. Pendant que je déguste ma boisson froide, un homme de la région, assis à côté de la table voisine, m'invite à le suivre pour me montrer les photos et se fait un plaisir de les commenter, m'apprenant ainsi l'histoire du village.

De retour au gîte, je reçois un chaleureux accueil de la part des Polonais, certains veulent avoir plus d'information pour les journées à venir. Les deux jeunes filles ont beau jouer aux interprètes, nos échanges demeurent laborieux.

Et de plus, mes connaissances du chemin sont limitées, car au-delà de *Granja de Moreruela*, ce chemin est vraiment nouveau pour moi aussi.

À 20 h, je retourne au bar pour le souper. Quelques cyclistes espagnols ne sont pas très contents de la situation. Ils voulaient dormir au gîte et les Polonais ont pris toutes les places. À ma demande, après le repas, la dame me prépare un *bocadillo* (sandwich) pour le lendemain et je quitte le bar, en plus, avec mon petit-déjeuner et deux litres d'eau.

Au cours de l'après-midi, j'ai réfléchi aux jours à venir et je me propose, demain, de devancer les Polonais afin de marcher une étape devant eux.

Quand je rentre au gîte pour me coucher, aucun doute possible, tous les matelas sont occupés. Les quelques Espagnols qui ont réussi à se trouver un lit pour la nuit quittent les lieux pour aller souper. La jeune Espagnole qui couche au-dessus de moi m'informe qu'une partie de football se joue ce soir à la télévision et le propriétaire du bar invite tous les amateurs de foot à venir souper dans la grande salle devant la TV. Je lui réponds de ne pas craindre de me réveiller à son retour, je dors très dur quand la fatigue m'accable. Par mesure de précaution, je mets quand même une boule *Quiès* dans ma seule oreille valide.

Le lendemain, *Lothans* m'a raconté que le retour des Espagnols s'était mal passé. Plusieurs parlaient fort et n'avaient rien fait pour atténuer les bruits, désireux sans doute de manifester leur mécontentement. Certains Polonais avaient protesté suffisamment fort de telle sorte que la plupart avaient interrompu leur sommeil.

À 4 h du matin, le vacarme me réveille moi aussi. Les Polonais se lèvent, parlent entre eux et font beaucoup de bruit avec leurs sacs d'épicerie. Plusieurs Espagnols leur crient de se la fermer. Une belle pagaille s'installe dans le dortoir, une situation que je n'avais jamais vue jusque-là dans un gîte de pèlerins. Ce n'est plus la fraternité qui règne, mais la guerre. Les uns et les autres s'invectivent à qui mieux mieux. J'enfouis ma tête sous l'oreiller et j'essaie non sans peine de retrouver le sommeil. Quand le dernier pèlerin polonais quitte les lieux vers 5 h, le dortoir retrouve enfin la paix. Je réussis à dormir encore deux petites heures.

Vers 7 h, pendant que les Espagnols restent couchés, *Lothans*, dans le lit voisin, rassemble ses effets. Je fais comme lui. Dans une petite salle, à côté du dortoir, nous remplissons chacun notre sac en silence et nous prenons le petit-déjeuner avant de quitter les lieux. Personne ne bouge quand nous refermons la porte du gîte derrière nous.

Dehors, la température a tourné complètement. Un vent humide souffle de l'ouest et de gros nuages noirs s'amoncellent à l'horizon. En passant sous le

tunnel de la voie ferrée, protégé du vent, je décide de mettre mon *poncho*. *Lothans* me demande si je prends la route. Devant ma réponse négative, il m'explique que nos chemins se séparent ici. À cause d'un problème à un pied, il lui est impossible de marcher sur des pierres qui roulent, la surface plate de la route favorise au contraire la guérison de sa blessure. Nous nous reverrons peut-être en fin de journée.

Dès que j'entre dans *Montamarta*, l'orage éclate, intense. Les éclairs se multiplient, le tonnerre gronde autour de moi, la pluie déferle, poussée par de violentes rafales. Je plie la tête pour me protéger du mieux possible. Je pivote sur moi-même pour chercher un abri. Rien à l'horizon. Alors, je continue d'avancer. Dix minutes plus tard, en descendant vers *l'embalse de Ricobayo*, le vent est déjà tombé et la pluie cesse progressivement. En contournant *l'ermita de la Virgen del Castillo*, sur son tertre rocheux, j'aperçois à l'horizon que le ciel se dégage. L'orage aura été intense, mais de courte durée.

En reprenant le sentier au milieu des champs, je m'arrête pour enlever mon *poncho*. Il ne pleuvra plus de la matinée. Ce chemin agricole, plutôt sinueux, monte lentement en direction des collines qui encerclent le grand barrage alimentant la région en eau et en électricité. Au sommet, je m'engage sur un chemin qui a servi à installer une ligne électrique avant de redescendre vers les eaux du barrage. Le long de ce lac artificiel, deux chemins ont été aménagés. Leur utilisation dépend de la hauteur des eaux. En ce mois de juin, le lac est rempli au milieu de sa capacité, je peux donc emprunter le chemin le plus bas qui file au nord en flanc de berges, à peu de distance de l'étendue d'eau. Ce sentier caillouteux ne plairait certainement pas à mon compagnon allemand, alors que j'apprécie grandement le calme de ce coin de paradis.

En quittant les bords du lac artificiel, je longe les ruines de l'ancienne forteresse de *Castrotorafe*. Raconter toute l'histoire de ce château, jadis célèbre, prendrait plusieurs pages. J'abrège. Une cité médiévale s'était construite, autour du château, sur les bases de l'ancien camp romain *Vico Aquario*. Un pont enjambait alors la rivière *Esla* pour relier la Castille à la Galice. Pendant trois siècles, la ville fut gérée par *los Caballeros de Santiago* qui en firent leur capitale. Ces chevaliers, à la fois religieux et soldats, construisirent le château qui servait de pivot à toutes leurs activités. Puis, après le départ des chevaliers, des gens de la noblesse prirent possession des lieux. Des guerres et de nombreux pillages détruisirent en partie la ville et le système de défense. Suivirent de nombreux scandales qui donnèrent une très mauvaise réputation à ce village. Devenu hanté, selon les dires de la hiérarchie catholique, ce petit bourg semblait être dominé par les Forces du Mal. Une peste effroyable, envoyé par Dieu, affirmait-on, sema la mort parmi ses habitants. Les survivants incendièrent les dernières habitations et sortirent du village, sans regarder derrière eux. La ville ne fut jamais reconstruite. Aujourd'hui, ruines et désolation règnent sur cette ancienne cité que les gens de la région considèrent comme « maudite ».

À *Fontanillas de Castro*, un gîte municipal est annoncé sur un panneau de métal, récemment posé. Je connais bien ce village. Lors du précédent passage, la dame qui servait au bar nous avait dit que le refuge serait prêt l'an prochain. Je devine que les projets se sont réalisés. Cependant, comme je me propose de parcourir aujourd'hui une longue distance, je préfère ne pas m'arrêter pour un café. Quatre kilomètres seulement me séparent de *Riego del Camino* où le bar *Pepe* se trouve sur mon chemin. Je traverse donc le village à grands pas. Le temps frais amené par la pluie de ce matin rend ma promenade très agréable. Une vaste plaine sépare les deux villages que je franchis en moins d'une heure.

Le sentier traverse des champs pratiquement en ligne droite avant de remonter une colline pour rejoindre *Riego del Camino* où j'ai l'intention de m'arrêter. Quelle n'est pas ma surprise en entrant dans la buvette d'apercevoir quatorze Polonais, assis autour des quelques tables, qui me prennent d'assaut, dès mon arrivée. Le couple qui s'occupe du bar veut que je serve d'interprète, comme les Polonais d'ailleurs. Ces deux personnes âgées et handicapées, l'homme semble demi-voyant et la dame boîte, peuvent difficilement être d'un grand secours à ces visiteurs qui ne les comprennent pas. Ce qui complique la situation, les quatre jeunes Polonais se sont arrêtés dans le village précédent. En l'absence des deux jeunes filles, je me sens impuissant pour expliquer quoi que ce soit. Un homme dans la quarantaine tente quelques mots d'anglais. À force de gestes et d'efforts, je réussis à lui faire comprendre qu'au village suivant, *Granja de Moreruela*, ils pourront trouver un gîte plus grand, selon ce qui est écrit dans mon guide.

Les Polonais ne veulent pas prendre une décision en l'absence des jeunes qui doivent arriver d'une minute à l'autre. Du coup, mes projets pour la journée viennent de tourner à 180° degrés. Si je veux une place pour coucher, il faut que je choisisse tout de suite. Je décide donc de rester ici. Une petite fille de sept ans habite avec ses grands-parents. Ses parents, me dit-elle, les vrais propriétaires du bar doivent revenir en fin de journée. Elle m'accompagne pour venir me montrer le gîte. En route, très curieuse, elle me pose constamment des questions. Son parler très franc sonne clair dans les rues désertes et silencieuses du village. Dès que nous frappons à la porte de la dame qui s'occupe de l'*albergue*, la petite fille retourne au bar. Je lui donne 1 € pour la remercier.

L'hospitalière, fort gentille, et un peu timide, m'inscrit dans son registre au moment où je lui donne mes 3 € pour payer l'hébergement. Je suis le premier pèlerin à me présenter, ce midi. Le gîte ne contient que dix matelas, quatre dans chaque chambre, aux deux bouts, et deux lits simples dans une petite pièce au centre. Je choisis cette chambre. Comme il est 12 h 30, elle me conseille d'aller tout de suite à la petite *tienda* pour acheter mon dîner et mon souper, car le propriétaire ferme les portes à 13 h.

Dans la petite épicerie, le propriétaire, sachant que je suis pèlerin, fait des choix pour moi. Comme il possède peu de choses, il me donne le meilleur, selon lui. Quand je quitte l'endroit, je me dis à moi-même que j'ai acheté beaucoup trop de nourriture, je ne pourrai jamais manger tout cela, aujourd'hui. Ce qu'il m'a vendu coûtait si peu cher que je l'ai laissé remplir le sac.

Au cours de l'après-midi, alors que je viens de terminer de dîner, les Polonais arrivent avec *Lothans*. Mine de rien, je montre ma chambre à l'Allemand qui dépose immédiatement son sac sur le deuxième lit. Les Polonais délibèrent. Ils se rendent rapidement compte que l'*albergue* ne peut prendre que huit d'entre eux. Ils occupent donc tous les lits disponibles, quatre femmes dans une chambre, quatre hommes dans l'autre. *Maria*, la jeune fille qui m'a servi d'interprète, décide de repartir avec le reste du groupe vers *Granja de Morerueta*. Avant qu'elle quitte, je lui donne toutes les informations que je possède concernant ce village et l'hébergement qu'elle pourra trouver.

Vers 16 h arrive un Allemand, *Wolfgang*. Il est parti, ce matin, de *Zamora* et aurait bien aimé s'arrêter ici, mais aucune place n'est disponible. Après avoir rempli sa bouteille d'eau, il remet le gros sac sur ses épaules, espérant trouver une chambre à *Granja de Morerueta*.

Une heure plus tard, des cyclistes espagnols s'arrêtent au gîte, très déçus eux aussi de devoir remonter sur leur vélo. Puis, la petite fille m'apporte un message. Un prêtre, de passage, va célébrer une messe à 18 h. Je transmets la nouvelle aux Polonais qui se préparent immédiatement pour partir en direction de l'église paroissiale, ce qui nous permet, *Lothans* et moi, de souper en toute tranquillité.

L'Allemand qui avait épuisé ses réserves est très heureux de découvrir l'abondance de mon sac d'épicerie. Nous partageons tout également, et chacun peut se nourrir suffisamment. Quand les Polonais reviennent, à 21 h, nous sommes déjà prêts pour la nuit.

Encore ce matin, les Polonais se lèvent vers 4 h. Cette fois, je dois admettre qu'ils font preuve de retenue. La porte de la chambre étant fermée, je les entends à peine faire leurs préparatifs. Ils quittent le gîte vers 5 h 30. Comme ils nous ont quand même réveillés, dès 6 h, nous nous levons à notre tour.

Après le petit-déjeuner pris à l'*albergue*, nous partons chacun dans une direction différente, *Lothans* reprend la route alors que je cherche le sentier. Dans la pénombre, je mets du temps à retrouver les balises d'hier. Il a plu au cours de la nuit, mais j'assiste à un agréable lever de soleil, le ciel étant complètement dégagé. Une belle journée s'annonce.

Je me retrouve sur une piste de terre qui suit en parallèle la N-630. Ce chemin agricole se dirige en ligne droite vers *Granja de Morerueta*. Je demeure aux

aguets, car je ne veux pas manquer la bifurcation vers le monastère de *Moreruela*. Les indications, quoique précises, demeurent peu abondantes. À la croisée de deux petites routes, un grand panneau illustre les tracés à suivre. Devant moi, le village de *Granja de Moreruela* demeure la première étape vers *Astorga*, alors qu'à ma gauche, une route asphaltée prend la direction du monastère. Suivront ensuite les villes de *Tabara*, *Sanabria* et *Ourense*. Aucune ambiguïté possible.

À partir de maintenant, j'entreprends un chemin nouveau. Les anciens pèlerins ont donné à ce tracé le nom de *Camino Sanabrés*, probablement pour la simple raison que nous passons par la forteresse de *Sanabria* qui, autrefois, surveillait l'entrée de la Galice. Tout au long de ce chemin, je verrai régulièrement les deux appellations : *la Via de la Plata* et *le camino Sanabrés*.

Pour l'instant, je marche sur une petite route goudronnée en direction du monastère. Le paysage change. Je quitte la plaine et les grands champs cultivés pour une région de collines où les cistes et les bosquets de chênes verts alternent avec les arbres fruitiers. Malheureusement, le sentier passe assez loin du monastère dont les grands chênes protègent la solitude. Même si je me propose de parcourir trente-cinq kilomètres pour me rendre à *Tabara*, aujourd'hui, je peux me permettre de dévier légèrement de mon chemin pour voir cette splendeur cistercienne.

Mon temps étant compté, je tiens à jeter un coup d'œil seulement sur les ruines de ce grand monastère. Fondé par l'ordre de Cîteaux en 1160, construit sur les bases d'un monastère plus ancien, détruit par le Sarrazin *Almanzor*, cet édifice religieux accueillait les pèlerins qui venaient de Séville. Le cloître a disparu aujourd'hui, mais l'abside de l'église conserve la majeure partie de la construction primitive. Certaines portions de la salle capillaire, de la salle des moines sont encore intactes. Le monastère n'est plus habité. Les estampilles gravées dans la pierre par les moines constructeurs demeurent les seuls témoins du passé.

La route fait un long détour pour en rejoindre une autre qui nous conduit sur le *puente Quinto* sur le *Rio Esla*. Ce nouveau pont a été construit sur les ruines d'un ouvrage médiéval dont on peut voir encore quelques arcades. En cette matinée ensoleillée, aucun vent ne vient troubler le calme des eaux. De chaque côté du pont, des rives escarpées dessinent un paysage magnifique. Je m'attarde à contempler mon ombre et celle du pont qui s'étale sur ce lac artificiel créé par un barrage en aval.

À la sortie du pont, un choix s'offre à moi : partir à travers une montagne couverte de chênes verts, un vrai labyrinthe me dit mon guide, ou garder la route qui contourne la montagne. Je choisis la solution la plus facile : la route. Depuis la dernière heure, j'ai croisé une seule voiture. Après quelques minutes de

marche, je ne regrette en rien mon choix : ce chemin monte en douceur vers *Santa Eulalia*, un accotement large me protège de toutes les surprises et les chênes verts des deux côtés du chemin parfument l'atmosphère. En ce matin ensoleillé, que puis-je demander de mieux?

Rendu au sommet des collines, j'aperçois la vaste plaine de *Tabara* devant moi et à l'horizon, les montagnes de *León*. Voilà le paysage à découvrir pour les prochains jours, me dis-je. Un chemin agricole descend lentement vers le plat. Le soleil, dans un ciel sans nuage, inonde la plaine de lumière. À huit kilomètres devant moi, le village de *Faramontanos de Tabara* laisse deviner ses habitations.

Rien n'est plus agréable que de marcher ainsi, sans avoir l'impression d'avancer, les grands espaces offrant si peu de points de repère. Je me laisse porter par ma rêverie. Le vent léger qui balaie la plaine rafraîchit mon visage. Je connais des moments de grande paix.

Soudain, j'entends des pas derrière moi. C'est *Wolfgang* qui arrive. Nous échangeons quelques informations. Il a trouvé, hier soir, une chambre au bar *Peregrino*, là où nous étions allés souper en 2004. Et ce matin, il a pris le sentier à la sortie du pont et s'est égaré dans la montagne. Il lui a fallu plus d'une heure pour retrouver les balises. Je me réjouis d'avoir pris la route. Il me quitte par le souhait de tous les pèlerins « *Buen Camino* », espérant que nous nous reverrons, ce soir, à *Tabara*.

En entrant dans *Faramontanos de Tabara*, je m'informe auprès d'un villageois où je pourrais avoir un sandwich, car je n'ai pas mangé depuis ce matin, et il est déjà 13 h. Cet homme qui était en train de réparer un pneu fait quelques pas avec moi, pour me montrer avec précision où se trouve le bar sur la *Plaza Mayor*. Quand je demande un *bocadillo* au propriétaire, il s'offre à me préparer une bonne assiette. Pourquoi pas? Et aussitôt, il dépose devant moi un carafon de vin rouge en ajoutant : « *El sangre del peregrino* » (le sang du pèlerin). Je suis seul dans son petit établissement et il me sert comme un roi. J'en suis même intimidé. Je perçois chez cet homme simple un immense respect pour le pèlerin.

Je quitte le village ragaillardi, mais il me reste encore dix kilomètres pour compléter mes trente-cinq kilomètres de la journée et me rendre à *Tabara*. Mes bouteilles d'eau bien remplies, je n'ai aucune crainte de franchir cette distance avec aisance. Un chemin agricole suit en parallèle la route ZA 123, celle qui draine les véhicules motorisés vers la prochaine ville. J'apprécie grandement ma marche en solitaire où, seuls quelques tracteurs, ici et là, viennent rompre le charme de ma monotonie.

En entrant dans le village de *Tabara*, je contourne le monastère *San Salvador* et me retrouve presque immédiatement devant le bar *El Palacio* où *Wolfgang* vient de se lever et de reprendre son sac. Il m'annonce la triste nouvelle : les Polonais occupent tous les lits du gîte, il ne reste aucune place et l'hospitalière lui a dit qu'il n'y avait aucun hôtel dans le village. Il faut donc aller plus loin pour trouver un lit pour dormir. Je viens de franchir trente-cinq kilomètres, je n'ai vraiment pas le goût de repartir. Je lui offre une bière et nous nous assoyons à une table sur la terrasse pour réfléchir à la situation.

Quand la jeune fille nous apporte notre potion magique, je lui explique notre situation. Elle prend le temps de m'écouter, puis elle ajoute : « Mon père vient de partir, il devrait être ici dans vingt minutes. Il va vous aider. » Effectivement, dès que le propriétaire arrive, sa fille lui explique la situation. L'homme s'avance vers *Wolfgang* et lui adresse la parole en allemand. Les deux hommes se donnent la main. Se tournant vers moi, il ajoute, en espagnol, qu'il a travaillé cinq ans en Allemagne et qu'il en garde de bons souvenirs. Puis il nous fait monter dans sa voiture et nous amène à sa maison, à l'autre extrémité du village. Une chambre à deux lits, avec salle de bain attenante, vient d'être aménagée à l'arrière de sa demeure. Tout ce qu'il nous faut. Comme il ne prend pas de carte de crédit, je paie en argent et *Wolfgang* me remboursera plus tard. Avant de partir, il nous invite à venir souper dans son bar, nous sommes ses invités. Qui dit mieux?

Nous connaissons une soirée très agréable. Mes trente-cinq kilomètres ne m'ont pas trop épuisé. *Wolfgang* n'est pas un homme très loquace, mais il m'apprend quand même qu'il a travaillé toute sa vie à vendre des appareils techniques pour les dentistes dans la région de Hambourg, ce qui l'a amené à voyager. Il a connu trois mariages malheureux et fait quelques enfants. Comme tout ne va pas bien avec sa quatrième femme qu'il aime, il marche pour essayer de se comprendre.

La veille, j'avais parlé longuement avec *Lothans*. La vie n'est pas facile pour ces enfants de la guerre. L'Allemagne a connu tellement de bouleversements au cours des soixante dernières années, il n'est pas aisé de défaire les nœuds que la société a tissés devant eux. Ce n'est pas l'unique raison de leur exode, mais au cours de mes autres pèlerinages, j'ai vu beaucoup d'Allemands sur les chemins de Compostelle. Quand je le peux, j'aime bien les écouter. Hier soir, *Lothans* parlait difficilement l'anglais et me répétait souvent : « Si tu connaissais le russe, ce serait tellement plus facile. » Aujourd'hui, cependant, je comprends très facilement l'anglais de *Wolfgang*.

Au moment de se coucher, *Wolfgang* ouvre toute grande une large fenêtre de telle sorte que, de mon lit, je peux voir la lune et les étoiles. Au lever, nous prenons des chemins différents. L'Allemand se cherche un restaurant pour déjeuner, alors que j'ai acheté, la veille, tout ce qu'il faut pour manger dans la chambre. Je suis donc le dernier à quitter les lieux. Je rejoins le sentier à proximité du monastère *San Salvador*. Ce matin encore, le ciel est radieux.

Au départ, les petites routes connaissent quelques belles lignes droites, mais bientôt le paysage se modifie lentement. J'entre dans une région de collines et de vallons où le sentier s'encaïlle dans des sous-bois, au milieu des cistes et des chênes verts. Je quitte définitivement le plat pays. Des chemins de terre alternent avec de simples sentiers qui zigzaguent sans raison apparente. En flanc de colline, alors que je le croyais devant, *Wolfgang* arrive derrière moi. Nous échangeons quelques mots et il poursuit son chemin, sa marche étant nettement plus rapide que la mienne.

Puis je descends vers le fond d'une vallée pour traverser le pont sur le *rio Castrón*. Fait un peu inusité, mais pas nouveau, l'église *Santa Maria de Valverde*, construite à gauche du chemin, au milieu des champs, semble tout à fait isolée, alors que le village de *Bercianos de Valverde* s'étend à droite à quatre cents mètres de son église, en direction du pont. Bien des raisons peuvent expliquer une telle situation : une guerre, une peste ou tout autre cataclysme sont souvent la cause du déplacement d'un village. Sur le Chemin du Nord, nous avons vu quelques cas semblables en Cantabrie et dans les Asturies.

Après la traversée du pont, un chemin agricole part en direction *Santa Croya de Tera*. Ici, le *Valverde* (la vallée verte) prend tout son sens. Au milieu des vignes, des chênes torturés sont éparpillés à travers toute la plaine et créent un drôle de paysage. Le grand vignoble que je traverse s'étend jusqu'au pied d'une élévation, couverte de chênes verts, puis le chemin s'engage sur le flanc de la colline, à mi-pente, où les vigneron ont aménagé des *bodegas* souterraines. Le sol en calcaire offre des conditions idéales pour la conservation du vin.

Rendu au sommet, je peux voir devant moi la petite ville de *Santa Croya de Tera* où je me propose de déposer le sac. Une piste gravillonnée descend vers une route qui va me permettre de rejoindre la ville, presque en ligne droite. Avant de monter sur le goudron, un grand panneau de bois annonce l'*albergue* privé *Casa Anita*. J'ai donc le choix : m'arrêter là ou traverser le pont et me rendre au gîte municipal de *Santa Marta de Tera*, de l'autre côté de la rivière.

En passant devant la *Casa Anita*, je jette un coup d'œil. La propriétaire s'avance vers moi et m'invite à entrer. En apprenant que tous les Polonais sont déjà installés là, je fais un geste de recul. Mais la dame insiste, elle m'offre une petite chambre sur le bas-côté où je serai seul avec *Wolfgang*. Et oui, mon compagnon allemand s'est arrêté ici. Ces hospitaliers, un couple vraiment sympathique, ont aménagé cette grande maison pour recevoir une trentaine de pèlerins. Devant leur accueil aussi chaleureux, je n'ose pas les quitter, malgré la présence de *los Polancos*. D'ailleurs, la jeune Polonaise à qui j'avais offert mon aide à *Montamarta*, dès qu'elle me voit, s'empresse de venir me saluer, et les autres Polonais font de même au moment où je traverse le dortoir pour me rendre à ma chambre. Je me retrouve donc en bonne compagnie.

Comme je n'ai pas dîné encore, l'hospitalière veut bien nous préparer un spaghetti, à Wolfgang et moi, pendant que les Polonais, suite à une visite à l'épicerie, mangent en groupe dans la cour de l'*albergue*.

En après-midi, je traverse la rivière pour aller visiter l'église paroissiale de *Santa Marta*. Construite au XI^e siècle, ce bâtiment est un joyau de l'art roman. La chapelle du monastère avait été érigée par des moines wisigoths qui en avaient fait un modèle de leur époque. Plus tard, devenue chapelle d'un château, seule la partie arrière a subi des transformations lors de son rattachement à l'autre édifice. Dans un coin du chœur, une statue en bois de saint Jacques, adossée à une colonne, la plus vieille statue de l'apôtre de tous les chemins de Compostelle, se repose à l'ombre. À l'arrière de l'église, une dame a installé un petit pupitre et offre une visite des lieux pour 1 €. Après lui avoir versé mon obole, parce que je l'écoute attentivement sans dire un mot, elle croit que je ne la comprends pas. J'engage alors la conversation avec elle en espagnol pour la convaincre que je maîtrise bien cette langue. Finalement, comme ses explications me plaisent beaucoup, je lui donne 1 autre € et notre rencontre se termine très amicalement.

De retour au gîte, l'hospitalière nous invite à souper tôt, pendant que les Polonais sont partis à la messe de 18 h à l'église *Santa Marta*. Nous prenons le repas, ensemble, tous autour de la même table : les hospitaliers, leur grande fille, adolescente, *Wolfgang*, et une jeune famille espagnole avec deux jeunes enfants qui viennent de se joindre à nous. Durant le souper, je dois traduire souvent en anglais pour le compagnon allemand dont la connaissance de la langue espagnole semble limitée.

En soirée, je glisse un mot à *Wolfgang* au sujet de ma nouvelle décision : j'étais venu faire un chemin en solitaire, j'aimerais bien retrouver ma pleine solitude. Demain, j'ai l'intention de faire une petite étape pour laisser les Polonais prendre les devants. De son côté, le temps ne lui permet pas de s'arrêter. Il se propose, au contraire, de parcourir une longue distance pour passer devant *los Polancos*. Il se sent très reposé, prêt pour une marche prolongée. Nous allons donc nous quitter définitivement, demain matin.

Au matin, je m'attarde au lit, vu que je veux faire une courte étape. Dès que je me lève, *Wolfgang* vient de terminer de déjeuner. Nous nous donnons l'accolade et nous nous quittons en nous souhaitant le traditionnel « *Buen Camino* ». Nous ne nous reverrons plus. Sur les chemins de Compostelle, nos rencontres se terminent souvent de cette façon.

Je prends tout mon temps pour manger ce que la dame a laissé sur le comptoir à mon intention. Puis je quitte le gîte sans revoir les propriétaires. La porte se verrouille toute seule en la refermant. Ce matin, je ressens un profond sentiment

de légèreté. Pour une fois, je sais que dorénavant je marcherai vraiment seul. Une situation que j'attendais depuis longtemps.

En traversant le pont au-dessus du *rio Tera*, je m'arrête longuement pour regarder la rivière couler. Je veux profiter à plein de ma solitude. De chaque côté de la rivière, les deux villes, *Santa Croya* à gauche, *Santa Marta* à droite, dorment encore. Les premiers rayons de soleil filtrent entre les branches des arbres. Une journée magnifique commence.

Aujourd'hui, le sentier a ceci de particulier qu'il suit en permanence la rivière *Tera*. Les abords de ce cours d'eau, quelque peu marécageux, tiennent éloignées les habitations. Un chemin forestier traverse de grandes plantations d'arbres, soit des conifères, soit des eucalyptus, dans toute sa longueur. Difficile de trouver meilleure solitude.

Vers 10 h, assis sur une souche pour grignoter des fruits séchés, deux jeunes pèlerins asiatiques, un gars et une fille passent devant moi. Je les salue de la main. Ils avancent d'un pas rapide, désireux sans doute de franchir une grande distance.

Après douze kilomètres seulement, il est à peine 11 h quand je quitte le bord de la rivière pour traverser le village de *Calzadilla de Tera*. Selon mon guide, un gîte pour pèlerins vint d'ouvrir ses portes dans ce village, mais je n'ai aucune information concernant sa localisation. Je demande à une dame qui travaille dans son jardin, si elle connaît l'existence de cet *albergue*. Elle me répond qu'elle n'a jamais entendu parler d'une auberge de pèlerin dans le village, et elle vit ici depuis quarante ans. Un peu plus loin, un vieux monsieur me conseille d'aller m'informer à la mairie, à l'autre extrémité du village. Ce qui me semble logique.

J'arrive devant l'*ayuntamiento*, un édifice tout neuf. Aucune sonnette pour signaler ma présence. Je pousse la porte. Personne. Pas un bruit. Je monte au deuxième étage, j'entends la voix d'une secrétaire qui parle au téléphone. Dès qu'elle dépose l'appareil, je fais deux pas dans sa direction. Avant de lui demander quoi que ce soit, elle me glisse une feuille d'inscription et sort un plan du village. L'*albergue* est situé au deuxième étage de la salle des aînés, juste à l'entrée du village. Et il est gratuit. Le seul restaurant du village ouvre ses portes à 20 h 30. Elle me conseille de passer par la petite épicerie, inscrite sur la feuille, située à l'extrémité d'une rue en face du gîte, j'y trouverai tout ce qui me convient. Elle me donne une clé que je déposerai dans la boîte à lettres, demain matin, en partant.

Je reviens donc vers le gîte que je trouve facilement. Je dépose le sac et passe immédiatement à la petite *tienda* avant qu'elle ne ferme ses portes. Ce bâtiment récemment construit sert de salle de réunion pour les aînés au premier étage,

alors qu'au deuxième étage, un grand dortoir peut accueillir une trentaine de pèlerins. À chaque extrémité, une salle de bain, moderne et bien entretenue, offre le maximum de confort au pèlerin de passage. À l'arrière, derrière *la sala de los jubilados*, dans la cour intérieure, des tables et des sièges, faits avec de gros blocs de pierre, le tout recouvert d'un toit en bois, constituent l'endroit idéal pour prendre un repas froid. Après la douche et la lessive, assis à une table rustique, je prends seul mon dîner en plein air, à l'ombre, sous un soleil éclatant.

Vers 16 h, je vois *Lothans* qui s'avance sur le sentier. Je vais au-devant de lui et je l'invite à me rejoindre. Nous prendrons notre souper ensemble, sur ces mêmes tables de pierres. Au moment où le soleil descend à l'horizon, deux cyclistes espagnols arrêtent leur vélo devant l'*albergue*. Nous serons donc quatre pèlerins dans ce beau gîte municipal de trente-six places.

Au matin, dès 6 h, nous nous levons tous les quatre en même temps. La veille, j'avais eu l'occasion de causer brièvement avec les deux cyclistes. Ils venaient tous les deux de *Valladolid* et se proposaient d'arriver à *Santiago* dans quatre jours. Le vélo leur permet de franchir de grandes distances. Avant de nous quitter, nous nous souhaitons tous « *buen camino* », sachant que nous ne reverrons pas les cyclistes.

Je longe ensuite la petite *ermita* en ruines et retrouve facilement le sentier. Le temps frais donne le goût de marcher. Les premiers rayons du soleil levant saluent le sommet des arbres. Détendu et confiant, je me sens heureux d'entreprendre cette journée. En ce matin radieux, la nature me sourit. Deux kilomètres à peine me séparent d'*Olleros de Tera*, un autre petit village semblable à celui-ci. Dès le départ, un choix s'offre à moi : passer près du sanctuaire d'*Azavanzal* ou rejoindre le bord de la rivière. Je connais déjà suffisamment ce cours d'eau, je me dirige donc vers le sanctuaire.

Lothans et moi suivons le canal de dérivation en direction du village d'*Olleros de Tera*. Soudain, j'entends derrière moi le compagnon allemand qui me crie : « *Ich komme zurück* (je retourne en arrière). » Il m'explique que ce chemin, selon son plan, ne débouche pas. J'ai beau lui expliquer que je suis venu, ici, hier après-midi, pour vérifier comment sortir de *Calzadilla*, et je sais que, par ce sentier, nous pouvons atteindre facilement le village d'*Olleros*, plutôt que de contourner la colline, ce qui nous occasionnerait un long détour. Ce pèlerin à la tête dure ne veut rien savoir de mes explications. Je continue donc mon chemin le long du canal et je rejoins une route qui se dirige vers le village d'*Olleros de Tera* sans rencontrer d'obstacles, pendant que je vois *Lothans* cheminer vers la colline. Roger m'avait déjà averti qu'il ne fallait pas perdre son temps à essayer de convaincre un Allemand, c'était peine perdue.

Je traverse le canal sur un pont au centre du village et les flèches jaunes m'envoient vers une route de campagne, parallèle à la N-525. Trois cents mètres

plus loin, une piste forestière grimpe dans une colline, au milieu d'une forêt de pins.

Au sommet, sur un sentier gravillonné qui se dirige vers une grande antenne de télécommunications, un chien arrive à mes côtés et se met à me suivre. À plusieurs reprises, je tente en vain de l'éloigner. Dès que je lui fais les gros yeux, il fait quelques pas en arrière, me regarde avec tristesse et se remet à avancer dès que je reprends la marche. Pendant un moment, il me suit à une certaine distance, puis se rapproche. Je m'arrête et lui explique que les chiens ne peuvent pas entrer dans la basilique de saint Jacques de Compostelle. Même les pèlerins avec le gros sac ont de la difficulté à se trouver une place. Rien à faire. Il ne veut pas comprendre. En désespoir de cause, je le laisse m'accompagner.

Il trotte à côté de moi et dès qu'une croisée de chemins s'annonce, il part devant et m'attend au coin, s'avançant suffisamment dans la nouvelle direction pour m'indiquer le chemin à suivre. Je comprends alors que cet animal est un habitué du chemin et qu'il le connaît parfaitement.

Nous retrouvons alors la rivière *Tera*. Un barrage en aval a créé un lac artificiel et un chemin carrossable longe la rive en parallèle. Heureusement, personne n'emprunte cette route bien agréable. En traversant le village de *Villar de Farfón*, j'espérais que le chien allait sans doute s'arrêter ici. Il n'en est rien. Plus déterminé que jamais, il veut m'accompagner jusqu'au gîte.

À la sortie du village, un chemin gravillonné se transforme en une piste herbeuse, bordée de murets. Le chien marche toujours derrière moi. Nous venons de franchir dix kilomètres ensemble. Le soleil frappe fort. Ma quantité d'eau, fort limitée, m'oblige à restreindre mes envies de boire. Le chien halète fortement, mais il ne me reste pas suffisamment d'eau pour moi, alors je n'ose pas la partager avec lui. Pour ajouter aux épreuves, une piste rocailleuse grimpe d'une façon assez raide dans la montagne. J'ai beau échanger des regards affectueux avec le chien, nous ne réussissons pas à nous comprendre.

Finalement, au sommet de la montagne, le village de *Rionegro* se dévoile au fond de la vallée, une large rivière coulant lentement à l'entrée. Restent trois petits kilomètres à parcourir. La piste assez rocailleuse descend en zigzag vers le village. Avant de traverser le pont, j'amène le chien vers la rivière. Il se jette à corps perdu dans l'eau et boit comme un malade. Je profite de l'occasion pour remonter rapidement sur le pont et me diriger vers le bar *El Palacio* que j'aperçois à côté du gîte. Le chien a bien vu mon petit manège. Jugeant qu'il est plus rapide de traverser la rivière pour me rejoindre, il pédale rapidement dans l'eau, mais j'ai le temps de me glisser dans le bar, loin de sa vue. Pendant que je sirote ma bière, assis confortablement à la fenêtre de la buvette, j'observe le pauvre chien, tout trempé, sur la place centrale, qui frappe à toutes les portes et semble dire : « Où est bien passé ce foutu pèlerin? »

Avant que je termine ma bière arrivent deux pèlerins espagnols de Barcelone. Ils font un arrêt de quelques minutes seulement, car ils ont l'intention de se rendre à *Mombuey*. L'un d'eux m'affirme qu'ils doivent arriver à *Santiago* dans huit jours. Ce n'est plus une marche, c'est une course.

À leur départ, le jeune homme du bar me donne la clé du gîte *Virgen de Carballeda*, juste en face. Ce vieil édifice qui date du XII^e siècle a été complètement transformé de l'intérieur, même si sa forme, en triangle, est demeurée pratiquement inchangée. À la croisée de deux routes, il a vu défiler une multitude de pèlerins. Comme d'habitude, je m'installe complètement au fond du grand dortoir. En sortant de la douche, je vois arriver *Lothans*. Je lui raconte l'histoire du chien. Il me confirme qu'il en a rencontré un, à moins d'un kilomètre du village. Le pauvre animal avait l'air très piteux. Il venait sans doute de connaître des moments difficiles, car il était encore tout mouillé. J'étais heureux de savoir que le pauvre chien empruntait maintenant le chemin de retour.

Le jeune homme, à mon arrivée, m'a invité à venir dîner au bar *El Palacio*. Durant le repas, je parle à son père du groupe de Polonais. Il me sourit d'abord, puis confirme qu'ils ont couché ici, hier soir, mais que leur nombre diminue. Hier, à titre de taxi du village, son fils est allé en reconduire quatre à la station d'autobus de *Mombuey*. Ils se rendaient prendre l'avion à *Santiago*, incapables de poursuivre leur chemin.

En fin d'après-midi, faisant une marche dans le village, je me rends compte que la porte de la bibliothèque municipale est ouverte. Des ordinateurs tout neufs occupent le fond de la salle. Je demande à la bibliothécaire si je peux en utiliser un pour envoyer un message au Québec. À son avis, cela n'est pas possible, mais je peux toujours essayer. Dès les premières touches, tout fonctionne à merveille. J'en arrive à une conclusion rapide : les appareils sont là, mais elle ne sait pas trop comment s'en servir. De fait, l'internet ne pose aucun problème. *Lothans* m'a vu entrer, il arrive derrière moi avec ses photos. Il veut en envoyer à sa femme. La bibliothécaire suit nos démarches avec intérêt et nous demande, avant que nous quittions, comment nous avons procédé. Sur une feuille de papier, elle prend note de toutes les explications que je lui donne, car elle ne comprend pas du tout le bredouillage de *Lothans*.

À l'heure du souper, nous sommes quatre pèlerins dans ce grand gîte de vingt-quatre places : *Lothans*, l'Allemand de l'Est, *Jeffrey*, l'Irlandais; *Fritz*, l'Autrichien; et moi, le Québécois. Tous des hommes solitaires qui limitent leurs contacts à l'essentiel. Nous échangeons un brin de conversation au bar, et par la suite, chacun vogue à ses propres affaires.

Au matin, nous nous levons tous en même temps et nous nous retrouvons tous les quatre à la même table pour le petit-déjeuner dans le bar *El Palacio*. Le temps gris annonce une journée maussade. Je laisse le *poncho* à la portée de la main. Nous quittons le village de *Rionegro* à la file indienne, mais après un kilomètre, *Lothans* s'est arrêté pour des photos, alors que les autres filent devant moi à grandes enjambées. Je retrouve la solitude du chemin. Un sentier monte sur une colline. Au sommet, je pivote sur mes talons pour un tour d'horizon. À l'est, il pleut dans une vallée, mais le ciel se dégage à l'ouest. Tout autour de moi, des montagnes, des montagnes. Je suis bien forcé de l'admettre, la plaine de la Castille, c'est terminé.

Les montagnes de León

Sur les grands panneaux aux carrefours des chemins, j'ai souvent vu en gros titres au sommet de la carte routière : *La provincia de Castilla y León*. De fait, cette province est constituée de deux entités très différentes : la plaine de la Castille et les montagnes de *León*. Ce matin, j'ai la nette impression de quitter la première pour entrer dans la seconde.

Les cartes géographiques qui présentent le relief, il est facile de suivre une certaine ligne de montagnes au nord de l'Espagne, d'est en ouest, la *Sierra Cantabrique*. Cette chaîne montagneuse connaît des sommets enneigés à la frontière de la Cantabrie et des Asturies. Nous pouvions très bien les observer sur le Chemin du Nord, en 2007 et 2008. *Los Picos d'Europa* s'élève jusqu'à 2 648 m au-dessus de l'océan Atlantique, en face de la mer Cantabrique. Puis, ils s'effritent à travers les Asturies, à l'est de la Galice et au nord de la Castille. Le pivot administratif de cette région, c'est la ville de *León*. C'est pour cette raison que cette vaste région porte souvent le nom de « montagnes de *León* ».

Le sentier de ce matin suit encore en parallèle la rivière *Tera*, mais la proximité de l'autoroute A 52 et la N-525 vient perturber légèrement la situation. Tantôt à gauche, tantôt à droite, nous cheminons assez près de ces deux grandes voies de circulation. Cette région boisée, encastrée entre les montagnes, offre quand même des moments de tranquillité. Des tunnels bien aménagés permettent de passer de l'un à l'autre côté des voies rapides, sans aucun danger.

Le village de *Monbuey*, suffisamment imposant, permet au pèlerin de passage de profiter de tous les services. Je m'arrête à un petit bar, sur la place principale pour déposer le sac et boire un café chaud. L'intérêt de ce village, tout en longueur, sur le bord de la N-525, demeure assurément l'église paroissiale *Nuestra Señora de la Asunción*. Cet édifice roman du XIII^e siècle fut construit par l'Ordre des Templiers. Sa tour clocher présente une architecture atypique avec sa toiture de pierre taillée en courbe. Sur la partie basse du bâtiment, gravée dans un bloc de granit, une tête de bœuf (*buey* en espagnol) n'est pas étrangère au nom du village.

À la sortie de cette petite agglomération, le sentier passe en dessous de l'autoroute à travers un tunnel et monte dans les collines en direction des montagnes où il rejoint une petite route de campagne qui entre dans le village de *Cernadilla*. Pour éviter de rejoindre les Polonais, j'aimerais bien m'arrêter dans ce village.

Je m'informe auprès d'une vieille dame si je peux trouver ici un gîte pour pèlerin. Elle me répond par l'affirmative et vient me conduire devant une porte où une autre vieille dame se dit responsable de l'*albergue*.

Avant que j'aie le temps de visiter les lieux, elle me fait payer 3 € pour le logement et 5 € pour les repas. Pendant que je signe le registre, je la vois s'avancer dans son salon. Quatre sacs de papier semblables sont alignés sur son divan. Elle en prend un et me l'apporte. Il contient mes trois repas : dîner, souper et petit-déjeuner pour le lendemain. Je jette un coup d'œil dans le sac : un paquet de macaroni, un pot de sauce tomate et une bouteille de vin. Pendant que la vieille dame discute avec une voisine, son mari s'empresse d'aller chercher une canette de bière dans son réfrigérateur, à la dérobée, qu'il glisse dans mon sac, sans se faire voir par sa femme. Ce vieil homme, courbé, qui marche péniblement, vient ensuite m'ouvrir la porte du gîte.

Cette petite maison de pierres, sur le bord d'un ruisseau, me paraît tout d'abord très isolée. En entrant dans cette « cabane », j'aperçois quatre matelas, par terre, un évier et une petite table dans un coin, et, à l'opposé, une minuscule salle de bain. À côté de l'évier, un petit réchaud portatif, quelques chaudrons qui me permettront de faire cuire le macaroni. Juste l'essentiel. Je remercie le vieil homme pour son amabilité et je le regarde clopiner en direction du village, chacun de ses pas exigeant beaucoup d'efforts. Resté seul, je commence à m'installer.

Après la douche et la lessive, j'étends mon linge au soleil sur des branches des arbustes le long du ruisseau. Ce décor champêtre et poétique convient parfaitement à mon état d'âme. Avec un peu de patience, je réussis sans trop de peine à faire cuire mon repas de macaroni. Je jette parfois un regard vers l'extérieur, mais personne ne viendra troubler ma solitude.

En après-midi, pour tuer le temps, je fais le tour du village deux ou trois fois. J'adresse la parole à quelques personnes âgées, tous manifestent de l'intérêt pour le pèlerin que je suis, qui vient d'un pays si lointain. Des fleurs ornent la devanture d'une quinzaine de maisons, à peine. La situation me paraît bien triste, ce petit bourg s'éteint. Les maisons abandonnées ou désertées pleurent de désolation. Et pourtant, l'église peut certainement accueillir quelques centaines de personnes et la grandeur du cimetière étonne. Cette agglomération a déjà connu des jours meilleurs. Il ne fait aucun doute, le temps a modifié grandement l'histoire de ce village.

En soirée, après avoir réussi à vider ma bouteille de vin et consommé la moitié du sac de macaroni, je m'assois devant le gîte sur un petit banc de pierre pour assister au coucher de soleil. Je m'émerveille du changement de la lumière sur mon gîte, d'abord, puis sur l'église qui, de sa hauteur, tente de capter jusqu'au dernier rayon du soleil mourant. Une journée de paix et de tranquillité se referme sur le village, une journée qui me permet d'entrer profondément dans mon chemin et de le poursuivre avec sérénité. Ce soir, au fond de ma solitude, j'ai le sentiment d'être devenu vraiment un pèlerin de la terre, un pauvre homme qui

marche vers son destin, dans la joie et le bonheur de vivre intensément une démarche intérieure. Mon dépouillement peut difficilement être plus complet.

Je l'ai souvent constaté, au Québec, quand je donne des conférences sur Compostelle, il est difficile de bien faire comprendre le sens et l'importance de ce dépouillement. Pour des personnes habituées à voyager en groupe, à coucher dans de grands hôtels, cette vie d'ascèse reste difficilement compréhensible. Pourtant, si chacun savait le bonheur que l'on trouve à voyager ainsi, les chemins déborderaient de pèlerins. Il n'est jamais facile de mettre dans des mots une expérience qui se vit à l'intérieur de nous. Blaise Pascal, le grand philosophe français écrivait dans ses Pensées : La dernière démarche de la raison, c'est de comprendre qu'il y a beaucoup de choses qui la dépassent. Certains vous diront : « On ne comprend bien qu'avec son cœur. » Personnellement, je préfère la formule du Petit Prince : « L'essentiel est invisible. » Peu importe les mots, il restera toujours difficile de traduire une expérience humaine, si riche soit-elle.

Après une bonne nuit passée dans le silence le plus complet, dès 6 h, je suis debout pour mon dernier repas de macaroni. Je prépare une petite portion seulement, sans la sauce que j'ai épuisée, la veille, que je dois manger sans assaisonnement. Cela change heureusement le goût. Ma crainte d'en faire une indigestion s'estompe dès les premières bouchées. Mais je ne commanderai plus de macaroni pour le reste du chemin, j'aurais peur aux conséquences.

Au moment de quitter *Cernadilla*, la vieille dame m'avait dit de laisser les clés derrière le pot de fleurs, sur la fenêtre, près de la porte d'entrée de sa maison. Quand je me présente devant ce bloc d'habitations, je compte cinq portes d'entrée et dix fenêtres, chacune ayant deux pots de fleurs pratiquement identiques. Ne voulant réveiller ni personne, ni aucun chien, je procède avec diligence : je dépose les clés tout à fait au hasard, derrière le pot le plus près, devant moi. Je me dis que la nouvelle va se répandre parmi les vieilles dames et devrait circuler en direction de la bonne personne.

Je quitte le village en passant devant des maisons en ruines. Une piste cimentée traverse une petite forêt en direction du village de *San Salvador de Palazuelo*. Au carrefour, une *ermita* toute blanche se détache de la pénombre. En arrivant près de l'édifice religieux, je vois venir vers moi, *Lothans*, le pèlerin de l'Allemagne de l'Est. Il me raconte qu'il a dormi ici. Lui aussi était seul dans un gîte de six places. Nous avons donc passé notre journée à moins d'un kilomètre l'un de l'autre, sans le savoir. Tout le mystère du chemin! Nous avançons quelque cent mètres, côte à côte, puis une piste à travers des taillis de chênes-lièges nous oblige à marcher en file indienne. Arrivé devant un bosquet de peupliers, je me rends compte que *Lothans* s'est arrêté pour des photos. Son appareil constamment à la main, il veut ramener chez lui chacun de ces nouveaux décors. J'attends un instant, et ne le voyant pas venir, je me dis qu'il me rejoindra plus tard, le chemin n'ayant qu'un seul tracé.

Une piste au milieu des champs et des prairies rejoint la pointe sud de l'*Embalse de Carnadilla*, un autre lac artificiel sur la rivière *Tera*. En suivant une piste envahie par des herbes, je monte vers une légère élévation où une autre *ermita*, isolée de toute civilisation, veille sur le lac. À quatre cents mètres, devant un vieux calvaire, une route arrive par la droite et me conduit jusqu'au village d'*Entrepeñas*. Le mot « village » étant sans doute exagéré pour désigner ce regroupement d'une dizaine de maisons, à proximité des voies rapides. Puis un chemin agricole s'engouffre sous l'autoroute pour rejoindre le vrai village d'*Asturianos*.

Je m'arrête au premier bar pour un café, et surtout pour un sandwich, car il me reste encore quinze kilomètres pour me rendre à *Puebla de Sanabria*. Je fais également provision d'eau. Au fond de la vallée, le soleil frappe fort et les montagnes autour de moi servent de coupe-vent. À la sortie du village, une piste large et dallée monte vers les châteaux en ruines de *Palacios de Sanabria*. À l'écart du village, la chapelle *del Santo Cristo* étonne par la rusticité de son architecture dans cette région montagneuse. Son porche et son campanile, bien conservés, font preuve d'une réelle élégance.

Le village de *Palacios de Sanabria*, au sommet d'une haute colline, a conservé très peu de souvenirs de ses anciens châteaux. Le village, le long de la N-525, s'est refait une image avec ses édifices neufs, seules quelques ruines, sur une élévation rocheuse, rappellent le passé glorieux de cette place forte qui veillait jadis sur les frontières de la Galice.

Une route descend ensuite vers un pont sur une petite rivière. Le chemin tortueux essaie d'éviter les montées et les descentes trop brusques, ce qui explique qu'il tourne constamment dans un sens ou dans l'autre. Le village de *Remesal*, dans un tournant, apparaît complètement coincé entre des montagnes. Ici, les espaces plats sont tous occupés par des habitations. Le balisage suit un tracé labyrinthique qui nous permet de visiter même les maisons en périphérie.

Puis, le sentier tout en courbe s'amuse à traverser l'autoroute, première fois, la retraverser un kilomètre plus loin avant d'atteindre le village fantôme de *Triufé*. Complètement abandonnée, cette agglomération possédait jadis un *hospital* pour pèlerins. Sur un gros bloc de pierre d'une façade d'un édifice en ruine, on peut voir encore une croix entre deux imposantes coquilles, gravée dans la pierre. Aujourd'hui, l'autoroute A 52 passe au-dessus de nos têtes, laissant dans l'ombre ce qui reste de cet ancien village.

Puis nous entrons dans *Puebla de Sanabria* par l'ancienne route qui reliait le village à la ville. En partie abandonnée elle aussi, l'herbe haute pousse dans les interstices de ce chemin qui n'est plus fréquenté que par des promeneurs et des pèlerins. Une longue montée nous amène à la petite ville, construite en pente

descendante vers la rivière *Tera* qui se repose au pied d'un mur de pierre. De l'autre côté du cours d'eau, l'immense forteresse se dresse, haut perchée, sur un rocher qui domine toute la vallée.

À mi-parcours de la rue principale, une dame m'interpelle et m'invite à entrer dans un nouveau gîte privé qui vient d'ouvrir ses portes. À 8 €, il est certes plus dispendieux que les gîtes municipaux, mais en voyant les services offerts, surtout la salle de bain et les cordes sur la terrasse pour faire sécher le linge, il est difficile de refuser. Quatre petits dortoirs occupent le premier étage, alors que pour un prix plus élevé, des chambres au deuxième étage sont également disponibles. Je m'installe dans un coin d'un dortoir, croyant être seul à m'arrêter dans ce gîte. Mais en fin de journée, le dortoir va se remplir avec un groupe de cyclistes qui en ont fait leur point d'arrêt. Juste en face, le bar *Sansaca* sert des *platos combinados*, une assiette pour un prix pèlerin. Je n'aurai donc pas à chercher longtemps pour chasser l'arrière-goût de mon macaroni.

À mille mètres d'altitude, la ville est le centre administratif et touristique du massif de *Sanabria*. La vieille ville, au sommet du rocher, occupe une position stratégique au-dessus de la rivière *Tera*. Sa fondation remonte à une époque très ancienne. Les premières tribus ibères qui occupaient l'Espagne avant l'arrivée des Romains y ont même laissé des vestiges. Mais la ville s'est vraiment développée sous l'impulsion des comtes de *Benevante* qui en prirent possession au XIV^e siècle. Ils construisirent l'imposant *Castillo de los Condes de Benevante* sur les bases d'un ancien fortin de l'époque romaine. Au cœur du château se dresse le fameux donjon, appelé *El Macho*, qui surplombe tous les autres bâtiments. La *Plaza Mayor*, au milieu de l'enceinte, regroupe les monuments religieux et civils les plus intéressants. L'église *Nuestra Señora de Azoque* est un édifice sobre dans cet environnement où s'étale la richesse. Juste à côté, l'*ermita de San Cayetano* oppose une façade baroque plutôt chargée. La mairie en face des édifices religieux a été construite sous les Rois Catholiques. Sa belle façade flanquée de tours s'impose avec orgueil au milieu des autres bâtiments laïcs.

En ce bel après-midi ensoleillé, je fais le tour des remparts qui offrent une vue magnifique sur toute la région. De ce point de vue élevé, je peux suivre les méandres de la rivière qui coule en direction de *l'embalse de Carnadilla*, alors que du côté nord, les montagnes se multiplient à l'horizon et attendent ma venue pour demain. Après quelques photos, désirant fuir le flot de touristes qui a envahi les lieux, je descends par une série d'escaliers en pente raide jusqu'au niveau de la rivière.

Dès 17 h, la forteresse étend son ombre sur les quartiers résidentiels nouvellement construits, en bas, apportant fraîcheur et paix. Bon nombre de gens, profitant de la belle température, déambulent sur une promenade bien aménagée le long de la rivière. Parfois assis dans un petit parc en face de la

forteresse, ou encore me mêlant à la foule de marcheurs, je coule des heures paisibles en attendant le souper,

Au lever, dès 5 h 30, les premiers pèlerins s'agitent autour de moi. Je prends mon petit-déjeuner dans une salle à manger en face de mon dortoir et je sors dans la fraîcheur du matin. Le soleil n'est pas encore levé et les premières lueurs de l'aube mettent en relief la silhouette de la forteresse qui, la première, reçoit la lumière du jour.

Je m'éloigne de ce paysage magnifique en suivant la rive gauche de la rivière *Castro* qui descend des montagnes et je perds rapidement de vue les dernières habitations de la ville, cachées par de grands arbres le long de la route. Toute la journée, le sentier va louvoyer constamment entre la N-525 et l'autoroute A 52, toujours en pente ascendante. Nous avançons au creux d'une vallée, bordée de hautes montagnes. Les amis du chemin ont réussi à tracer un parcours qui ne s'éloigne jamais très loin des voies rapides. Par contre, l'importante circulation ne nous importune guère. La forêt qui couvre le fond de cette vallée atténue le bruit et crée des zones de silence.

Lothans, inscrit au gîte municipal au pied de la forteresse, me disait hier qu'il avait l'intention de s'arrêter à *San Martin del Terroso*. Les sentiers de montagne lui causent de sérieux problèmes aux pieds. De mon côté, j'espère franchir les trente et un kilomètres qui me séparent de *Lubián*. Le temps est frais et je me sens en pleine forme, ayant parcouru seulement vingt-quatre kilomètres, la veille.

À moins d'un kilomètre du village, je croise une vieille dame qui affirme avoir parcouru ce chemin six fois jusqu'à *Santiago*. Les vêtements qu'elle porte datent sans doute de l'époque où elle était jeune fille et laissent dans mon esprit un doute sur la véracité de ses pèlerinages. Elle me conseille de marcher le long de la N-525, comme elle le fait elle-même. Je lui réponds que j'ai toujours suivi le balisage officiel et je ne tiens pas à changer mes habitudes. Nous nous reverrons, demain, dans d'autres circonstances.

Je quitte la route pour suivre le sentier qui s'enfonce au milieu de prairies en flanc de collines. Les champs sont séparés les uns des autres par des murets de granit et le balisage se balade le long de ces amoncellements de pierres au gré de la division des terres. Ici et là, des troupeaux de paisibles bovins me regardent passer avec un air désabusé.

À l'approche de *Terroso*, à la sortie d'un bosquet, une modeste église, appuyée contre un clocher mur, est consacrée à saint Jacques. Son porche est décoré avec des coquilles de Compostelle.

Deux kilomètres plus loin, le village de *Requejo* paraît nettement plus imposant avec ses maisons traditionnelles en granit, agrémentées d'un balcon en bois. Au

carrefour de plusieurs petites routes de montagnes, il fournit de l'hébergement aux randonneurs qui s'aventurent sur les monts tout autour du village. Quelques petits hôtels ressemblent, par leur couleur foncée et leur architecture écrasée, à des chalets de montagne en Suisse. La chapelle *La Virgen de la Guadalupe*, construite sur un tertre rocheux, à droite du village, affiche une façade baroque particulièrement bien réussie.

Dans ce secteur, le terrain très accidenté a convaincu les constructeurs des voies rapides de creuser des tunnels dans les collines les plus élevées, alors que le sentier, de son côté, va par monts et par vaux, avec la certitude, en prime, de fatiguer le pèlerin. Vers 11 h 30, une piste rocheuse grimpe jusqu'au village de *Padornelo*, perché au-dessus de l'autoroute, à 1200 m d'altitude. Je m'arrête au bar pour un café pendant que le patron me prépare un sandwich au jambon, un produit maison qu'il est heureux de me faire goûter. De fait, en ajoutant une large tranche de fromage, ce *bocadillo* pourrait nourrir une armée.

À la sortie du bar, je retrouve une ancienne voie romaine, mal entretenue, qui va me conduire à *Aciberos*, le village voisin. Je m'arrête à proximité d'un pont romain, à l'ombre, pour déguster mon sandwich. Malgré tous mes efforts, je réussis à en ingurgiter à peine la moitié, tellement il est volumineux. Vers 14 h, une piste rocailleuse, probablement romaine, débouche sur le village de *Lubián*, après trente-deux kilomètres de sentier de montagne. Je ne demande qu'une chose : déposer le sac. À la porte du gîte, j'appuie sur la poignée, elle me paraît verrouillée. Je reviens vers deux dames en grande conversation dans la ruelle voisine et je m'informe où trouver la clé. « Le gîte est ouvert, me disent-elles, il faut pousser plus fort. » De fait, dès que je mets de la pression, la porte s'ouvre.

Je me jette sur un matelas avant tout, pour me reposer un peu, car je dois reconnaître que la journée a été dure. La distance et la rudesse du chemin m'ont complètement vidé de toute énergie. Je dois même faire des efforts pour ne pas m'endormir avant la douche et la lessive. Ces tâches étant accomplies, je me couche pour une courte sieste. Mais le sommeil m'emporte rapidement et quand je me réveille, de nouveaux pèlerins sont arrivés.

Je sors pour vérifier l'état de mon linge que j'ai mis au séchage entre deux arbres. Ce village ressemble beaucoup à celui de *O Cebreiro*, sur le *camino francés*. Ces maisons de pierres, basses et trapues, capables de résister à toutes les intempéries, sont particulièrement bien adaptées aux conditions difficiles de la vie en montagne. Les ruelles étroites et pentues, en plus des balcons de bois suspendus au-dessus des rues, empêchent toute circulation automobile. L'église *San Mamed*, large et peu élevée, épouse elle aussi la forme des autres bâtiments du village. Son clocher massif dépasse à peine le toit des bâtiments qui lui font face. Dans une niche sur la façade, bien encadrée par des colonnades, une statue de *San Mamed* veille sur les paroissiens et les pèlerins de passage.

Vers 18 h, avec *José*, le Catalan, nous partons à la recherche d'un restaurant. En ce dimanche soir, tout est fermé. Dans une ruelle, nous croisons une dame qui nous dit connaître le propriétaire de la petite *tienda*. À sa demande, assis sur la margelle d'une fontaine desséchée, nous attendons son retour, pendant qu'elle essaie de le rejoindre. Après quelques minutes, elle nous arrive avec une bonne nouvelle. L'épicier va ouvrir pendant quelques minutes à 19 h. Nous revenons vers le gîte pour informer les autres pèlerins et nous décidons de nous préparer un repas partagé. Nous serons donc cinq pèlerins à prendre un souper ensemble : *José*, le Catalan; *Fritz*, l'Autrichien; *Jeffrey*, l'Irlandais; *Bernarth*, l'Allemand et moi, le Québécois. Après une visite à l'épicerie, Bernarth sort les chaudrons que nous alimentons chacun à notre façon. Nous connaissons tous les cinq une très belle soirée qui laisse pour longtemps de beaux souvenirs.

Nous nous levons vers 6 h, tous en même temps. Pour déjeuner, chacun grignote à sa façon ce qui reste du souper d'hier soir. Heureusement, nous partageons entre nous les restes du repas d'hier, et chacun peut partir avec des provisions pour la journée. Et nous quittons le gîte, les uns après les autres, après s'être souhaités le « *buen camino* » traditionnel. Nous nous reverrons tous à *La Gudiña*, ce soir, même si, durant la journée, aucun pèlerin n'a croisé mes pas. Encore une fois, le mystère du chemin!

Ce matin, à cause de la sieste d'hier, je pars sans avoir préparé mon chemin, comme les autres fois. Sur le plan de mon guide, le sentier monte en parallèle avec la route nationale et l'autoroute. Les trois voies empruntent le même corridor étroit entre les montagnes et passent au même endroit : le col de *Canda*. Je croyais à tort qu'il était impossible de s'égarer. Et bien, voilà, rendu sur la place principale, aucune information ne confirme des indications pour atteindre le sanctuaire de *Tuiza*, mon point de référence. Une petite route s'élève à l'ouest. Elle va sûrement en direction du col de *Canda*. Je me dis qu'en la prenant, je retrouverai certainement le sentier. Malheureusement, après cinq kilomètres, je suis forcé d'admettre que ce long détour, complètement inutile, me ramène au point de départ et vient ajouter trois kilomètres aux vingt-sept déjà prévus.

Le soleil illumine déjà le sommet des montagnes, alors que la vallée persiste dans l'ombre. Le temps frais m'oblige à me frotter les mains pour leur donner un peu de chaleur. Au carrefour de plusieurs routes, je retrouve les balises. Je me promets de ne pas les quitter avant d'arriver au col.

Pour coucher dans le gîte de *Lubián*, hier, le fléchage m'avait forcé à descendre au creux de la vallée. Ce matin, je dois remonter jusqu'à 1260 m pour traverser le col de *Canda*. Les montagnes se sont rapprochées et ce corridor étroit ressemble davantage à un immense ravin qui canalise la voie ferrée, une autoroute et la route nationale. Et le pauvre sentier essaie de se faire une place au milieu de tout cela. De nombreux tunnels facilitent la fluidité des véhicules

motorisés, alors que les flèches m'envoient de la route aux collines, des collines à la route. Un bel exercice qui ne me laisse pas beaucoup de repos.

Après dix kilomètres de ce jeu bizarre, dès que j'aperçois le dernier tunnel qui donne accès au col, je n'ai qu'une idée en tête : m'engouffrer dans ce trou noir pour rejoindre la Galice, comme mon guide me le conseille. En effet, je ne raterai pas cette chance d'éviter la dernière colline, un pic rocheux dépouillé de toute végétation. Dans ce tunnel d'un demi-kilomètre de long, une seule voiture, phares allumés, croise mes pas. Une personne distraite, sans doute, qui avait manqué l'entrée sur l'autoroute.

L'entrée dans la Galice

En sortant du trou noir, un grand panneau marque l'entrée en Galice et juste à côté, une borne de Compostelle avec un *azulejo* tout neuf (une petite céramique bleue avec la coquille jaune stylisée). Il reste 240 kilomètres pour se rendre à la basilique de Saint-Jacques de Compostelle. Quelques bancs de bois dans un petit parc permettent de faire une halte bien méritée. Je contemple un moment le paysage devant moi : la Galice comme je l'ai toujours connue et aimée. Je laisse derrière moi les montagnes pour avancer sur un plateau où les blocs de granit se mêlent à la verdure. Pour les cinq ou six prochains jours, le sentier va serpenter sur ce plateau dont la hauteur oscille entre les 1 000 à 1 200 m d'altitude. Autour de moi, les arbustes ont remplacé les grands arbres de la vallée. Sur cette élévation, le sol très rocailleux laisse une mince place à la végétation et le granit impose sa présence partout.

En descendant vers le village de *Canda*, à un carrefour de routes, je rencontre la vieille dame d'hier. Son gros sac sur les épaules laisse croire qu'elle chemine toujours vers Compostelle. Sans que je lui en fasse la demande, encore aujourd'hui, elle énumère les avantages de marcher sur le goudron. Je n'ose pas la contrarier, elle a bien le droit de faire le chemin qu'elle désire, à sa façon. Au moment de reprendre le sentier, la dame poursuit sur la route. Elle n'a pas fait cinq pas qu'elle s'écroule tête première. Je reviens rapidement vers elle pour l'aider, mais elle refuse catégoriquement mon aide. Son pantalon, un souvenir de jeunesse sans doute, vient de subir une profonde déchirure. J'insiste pour la soutenir. En m'approchant plus près d'elle, je sens une forte odeur d'alcool. Elle fête sans doute son chemin avant de l'avoir terminé. Ne voulant pas que je l'accompagne, je la regarde repartir sur le bord de la route, clopin-clopant. Elle disparaît à tout jamais de ma vue.

Le sentier descend vers *Canda*, le long de *l'arroyo de los Santos* (le ruisseau des Saints). Le chemin traditionnel des pèlerins, assurément. Au village, je contourne la petite *ermita* et je m'engage sur une piste rocailleuse, bordée de murets, qui descend vers la ville de *Vilavela* où je m'arrête pour un café. Le *camino* traverse la vieille partie du village et contourne les nouveaux quartiers résidentiels avant de repartir dans la lande et de remonter vers une colline pierreuse, dénudée de toute végétation. Je dois demeurer attentif, car le fléchage, sur les pierres, a subi l'usure du temps.

En descendant de la colline, près d'un ruisseau, une chapelle demeure complètement isolée de toute habitation. *L'ermita de la Virgen de Loreto* reçoit pourtant de la visite, car devant le portique, un grand stationnement peut accueillir une cinquantaine de voitures. Les murs épais en granit nous rappellent que nous sommes toujours en altitude et que les vents peuvent être puissants en hiver.

De l'autre côté du ruisseau, sur une élévation, le petit village de *Pereiro* semble avoir connu, jadis, des jours meilleurs. Aucune nouvelle habitation ne vient égayer le paysage, alors que plusieurs maisons tombent en ruines. La tristesse envahit les petits villages abandonnés!

Le sentier poursuit dans la lande pendant huit kilomètres, longeant des murs de pierres sèches en partie démolis ou encore en faisant du slalom entre de gros blocs de granit. La désolation s'est installée dans cette région et aucune culture ne résiste à l'appauvrissement du sol. La pierre règne en maître tout autour de moi. Des kilomètres de grand espace et de solitude qui plaisent bien aux pèlerins avides de tranquillité.

En entrant dans le village d'*O Canizo*, je renoue avec les activités humaines, le bruit et la circulation automobile. La route nationale traverse le village, alors que l'autoroute passe à la limite de cette moyenne agglomération. Même s'il est midi, je ne veux pas m'arrêter pour dîner, préférant continuer ma route et déposer le sac à *La Gudiña* avant d'aller manger. Ces derniers quatre kilomètres manquent nettement d'intérêt. Le balisage nous maintient sur le bas-côté de la route nationale et la circulation abondante oblige le pèlerin à demeurer vigilant. Le gîte se trouve à droite à l'entrée de la ville, à proximité de la bibliothèque municipale et d'un collège.

Ce premier *albergue* de la Galice, un bâtiment neuf, bien entretenu, accueille, chaque année, beaucoup de pèlerins. En voyant la grandeur de l'espace disponible pour ranger les vélos, je constate que ce gîte est utilisé comme point de départ de nombreux cyclistes qui veulent se rendre à *Santiago*. Les 228 kilomètres qui nous séparent de Compostelle constituent un trajet intéressant pour l'amateur des deux roues, qui désire accomplir un pèlerinage de courte durée. Pour un cycliste d'expérience, cette distance peut être franchie en deux jours, soit une fin de semaine par exemple. Assuré d'avoir sa compostellane à l'arrivée, le pèlerin à vélo doit sûrement se plaire sur ces chemins de campagne qui lui permettent d'avancer en toute sécurité et tranquillité. Si la ville de *Ourense*, à mi-parcours, peut ralentir son élan, elle lui offre, par contre, un agréable séjour et de l'hébergement à profusion.

Ce très grand gîte de quatre-vingts places est régi par des règlements stricts. Au moment de l'inscription, l'hospitalier me donne la liste de ce qu'il faut faire ou ne pas faire dans un gîte. Je devine que ces directives doivent servir pour tous les gîtes de la Galice. Il me remet également un sac dans lequel deux enveloppes, d'un tissu poreux, servent à couvrir l'oreiller et le matelas, une nouveauté de cette année, que l'on devra mettre dans une poubelle prévue à cette fin, demain matin, avant de partir. Comme je n'ai pas mangé encore, il me conseille d'aller prendre une bouchée à cent mètres du gîte, le bar *El Peregrino* sert une assiette à toute heure du jour, une autre nouveauté.

À 16 h, la bibliothèque, juste à côté du gîte, offre gratuitement la possibilité d'utiliser l'internet. Je ne rate pas cette belle occasion, sachant que, rendu dans les montagnes, demain, il sera impossible d'envoyer des messages au Québec. Puis, en attendant le souper, je fais un tour de ville. À cinquante mètres du gîte, commence une longue rue piétonne qui porte un nom révélateur : *El antiguo Camino de Santiago*. Difficile de trouver une trace plus évidente du chemin de Compostelle. Et à l'extrémité de cette rue, deux bornes indiquent les directions à prendre pour demain : à gauche, le chemin de *Verin* qui passe par la vallée, est conseillé aux cyclistes, alors que, à droite, le chemin des montagnes qui traverse la ville de *Laza*, permet au pèlerin solitaire une randonnée exceptionnelle. Avant d'arriver sur place, mon choix était déjà fait. Le sentier sur la crête des montagnes m'attire au plus haut point. Je désire depuis longtemps parcourir un chemin de solitude, l'occasion se présente enfin.

Après une courte visite aux deux églises de granit, *San Pedro* et *San Martiño*, je reviens souper au bar *El Peregrino*. La gastronomie régionale conseille comme plat principal, *el jabali con castañas* (le sanglier aux châtaignes). En 2004, dans la *Sierra de Gredos*, au nord de l'Estrémadure, j'avais dégusté cette viande assez coriace et je n'avais pas gardé d'excellents souvenirs. Ce soir, je préfère simplement un plat de pâte qui va me donner de l'énergie pour me balader dans les montagnes, demain.

De retour au gîte, je constate qu'il est rempli à quatre-vingts pour cent, spécialement par des cyclistes. D'ailleurs, l'emplacement pour les vélos déborde. L'*hospitalero* a fait entrer les derniers deux roues dans une petite salle, à l'intérieur. Au moment de me coucher, le dortoir se vide en bonne partie, car les Espagnols ont obtenu une faveur très spéciale, ce soir, ils peuvent entrer très tard : un match de foot important dans lequel l'équipe nationale participe est présenté à la télévision. La fierté espagnole ne peut se permettre d'être absente.

Au lever, un épais brouillard recouvre la ville. Je me lève sans faire de bruit, car les Espagnols dorment encore. Avec l'aide de ma petite lampe de poche, je remplis mon sac et descends déjeuner dans la cafétéria, en bas. Seuls les pèlerins étrangers se sont levés et se préparent à partir, principalement des Allemands, des Suédois et quatre Asiatiques.

Je retransverse la longue rue piétonne et, au carrefour, je tourne à droite en direction de *Laza*. Dès que je commence à monter la colline, le brouillard est si épais que je vois à peine cinquante mètres devant moi. Mon guide annonçait une vue magnifique sur la vallée. Il me faudra revenir par beau temps. Pendant deux heures, sur un chemin à peine goudronné, je marche ainsi au milieu de la brume qui recouvre tout, sans rien voir autour de moi. Seulement, le silence.

Vers 9 h 30, quelques puits de lumière percent les nuages. La grisaille diminue lentement. À quelques endroits, je me rends compte que je marche toujours au

sommet d'une crête, qu'une voie ferrée, à ma droite, s'étire à mes pieds, en flanc de montagnes, alors qu'à ma gauche, des chemins agricoles descendent vers le fond d'une vallée. Ce n'est qu'une heure plus tard que je découvre l'ensemble du paysage.

Depuis mon départ, les habitations se font rares. Le chemin a traversé une très petite agglomération qui avait probablement pour nom *A Venda de Santa Teresa*. N'ayant aperçu aucune indication routière, je devine que ce nom inscrit sur mon plan était exact. Heureusement, de temps en temps, une flèche jaune me rappelle que je marche toujours sur le bon chemin.

Vers 11 h 30, un village au fond d'une vallée pourrait être la destination que je recherche. Comme j'ai tout mon temps pour arriver à *Santiago*, que je ne veux pas partir pour Paris avant l'arrivée de ma femme, le 6 juillet, je parcours ce chemin avec lenteur.

De fait, le balisage se dirige tout droit vers le village de *Compobecerros*, à proximité d'une rivière, au creux de la vallée. Une descente abrupte, sans protection, sur des roches qui roulent. Je mets le temps nécessaire pour bien planter mon bâton, poser mes pieds correctement, car je suis seul dans la montagne, il n'est pas question que je fasse une chute. Elle pourrait avoir des conséquences très graves. Une surchauffe dans mes genoux m'oblige à m'arrêter à quelques reprises. Finalement, au moment de croiser la voie ferrée, j'atteins un plat, ce qui me permet d'avancer en toute sécurité vers le village.

Le bar *Casa Niñez*, le seul établissement de ce genre en face de l'église paroissiale, n'exige pas une recherche très attentive. Dès mon arrivée, la dame me confirme qu'une chambre est disponible pour 12 €. Cela me plaît grandement, car je peux ainsi séparer en deux parties la longue étape de trente-quatre kilomètres, entre *La Gudiña* et *Laza*. Hier soir, quatre pèlerins se sont arrêtés ici, elle n'a pas eu le temps de faire toutes les chambres. Pendant que l'hôtelière prépare la mienne, je sirote une bière, le regard tourné vers la montagne. Cette fois, le soleil brille de tous ses feux et la montagne éclate de lumière. En observant le chemin parcouru, le tracé sinueux et la falaise rocheuse, je m'estime chanceux d'avoir pu descendre ce sentier abrupt, sans une chute.

Je suis en train de dîner sur la terrasse quand l'Autrichien *Fritz* se présente. Une violente indigestion, due à de la viande avariée qu'il a mangée, hier, pense-t-il, l'oblige à s'arrêter. Son indisposition le maintiendra au lit tout l'après-midi et je le reverrai quelques minutes seulement avant d'aller dormir. Vers 18 h arrive un pèlerin espagnol, originaire de Valence. Nous nous croisons entre deux chambres, juste le temps de se présenter et de se fixer un rendez-vous pour souper ensemble, dans le bar.

Durant le repas du soir, *Alejandro* me raconte qu'il est sur le point de terminer le *Camino Levante*, le chemin de Valence à *Santiago*. Il a parcouru ce chemin en trois sections, une par année : en 2005, de Valence à Tolède; en 2007, de Tolède, passant par *Madrid*, jusqu'à *Monbuey*; et cette année, parti de *Monbuey*, il veut se rendre à *Santiago* dans dix jours. Il se dit très heureux d'avoir parcouru ce chemin et m'invite à le faire un jour. Nous échangeons quelques informations, car j'ai moi-même découvert ce chemin, en voiture, mais à sens inverse, en 2005, à la fin du chemin d'Arles. Ce pèlerin très convaincant a allumé une bougie en moi qui n'est pas près de s'éteindre. Qui sait? Je suis encore jeune, je n'ai que soixante-dix ans. Ce chemin pourrait m'intéresser, un jour.

À la fin du repas, je dis à *Alejandro* que je manque d'informations pour une section du chemin après *Ourense*. Il saisit son téléphone, communique avec un ami qui vient d'arriver aujourd'hui à *Santiago*. En quelques minutes, j'ai tous les renseignements qu'il me faut pour continuer mon chemin avec sérénité. Comme il veut partir très tôt, demain matin, nous nous souhaitons « *buen camino* » avant de regagner nos chambres. Nous ne nous reverrons plus. Je vais marcher un peu dans le village pour digérer mon souper et à mon retour, *Fritz* prend une bière sur la terrasse. Je passe le saluer. Son teint pâle ne présage rien de bon. Lui aussi, je ne le reverrai plus.

Au matin, je prends le petit-déjeuner au bar. C'est le père de madame qui s'est levé pour me servir à déjeuner. *Alejandro* a déjà quitté et *Fritz* garde encore le lit. Je mange rapidement mes *tostadas* et je reprends le gros sac.

Au cours de la nuit, le brouillard s'est étendu sur les montagnes. Après avoir retraversé le pont et la voie ferrée, un sentier remonte sur les hauteurs. La pente est moins raide qu'à la descente, par contre, elle demeure constante. À *Porto Cambo*, je connais une accalmie. Un léger palier avant de reprendre la montée. Le village ne compte qu'une dizaine de maisons. Le brouillard reste dense, je ne vois âme qui vive. À la sortie du village, le balisage quitte la route pour une piste en direction du sommet de la montagne.

Vers 9 h, le ciel se dégage progressivement. Je peux apercevoir les montagnes autour de moi. Le brouillard descend dans les vallées, alors que les pointes rocheuses émergent ici et là. Un paysage inusité qui ravit le marcheur à la recherche de nouvelles images. Je m'arrête pour respirer à pleins poumons l'air vivifiant des montagnes. Le silence absolu règne sur ce décor de rêve. J'aurais l'envie de m'asseoir ici et d'attendre que toute la brume se dissipe, mais comme je ne veux pas arriver le dernier à *Laza*, je reprends ma marche.

Dans un tournant, face à la vallée, un amonçèlement de pierres retient une croix de bois, la croix du Pèlerin défunt. C'est ici qu'en 1992, le pèlerinage d'un pèlerin espagnol s'est arrêté. Un carton dans un étui de plastique, cloué sur la croix, a perdu tous ses signes lisibles. L'encre s'est diluée. Je ne peux en apprendre

davantage. Par contre, la date, gravée dans le bois, a résisté aux vents et à la pluie.

Durant mes chemins, j'ai connu parfois de sérieuses difficultés, mais je n'ai jamais vraiment craint de mourir. En 2004, sur la *Via de la Plata*, juste après être passés sous *l'Arco de Caparra*, ce fameux arc de triomphe, construit pour l'empereur Trajan et aujourd'hui laissé en désuétude au milieu des champs, nous avons connu une journée très difficile. Pas de déjeuner, pas de sandwich pour dîner, car le pâtissier du village avait connu de la mortalité dans sa famille au cours de la nuit. En plus, perdus au milieu de nulle part, nous étions partis dans la mauvaise direction. Bref, cette journée-là, j'avais dû parcourir quarante-deux kilomètres, le ventre vide. Mais à aucun moment, je n'avais cru y laisser ma peau.

L'année suivante, à la sortie de St-Guilhem-du-désert, je m'étais retrouvé au milieu d'un orage terrible, en pleine montagne. Le sentier s'était transformé en torrent et les branches des arbres tombaient de tous les côtés autour de moi. Là aussi, je n'aurais pas donné cher pour ma peau, mais je tenais le coup, je m'accrochais au désir de m'en sortir. J'étais arrivé à Saint-Jean-de-la Blaquièrre, les deux pieds en sang, après trente-huit kilomètres de marche en montagne.

Dans ma tête, je m'étais toujours dit que mourir sur un chemin de Compostelle, surtout sur un chemin isolé de montagne, ne serait pas une mauvaise fin pour moi. Mais je continue à croire que ma mort arrivera comme pour la majorité des gens, dans un lit de malade, après une longue attente qui aura brûlé mes forces à petits feux. On ne choisit pas son destin, encore moins sa mort.

Devant la croix du pèlerin défunt, le sentier a atteint son point le plus haut de la journée, une piste de terre descend sur dix kilomètres vers la ville de *Laza*. Devant moi, au fond de la vallée, le lac de *Las Portas* s'éveille à peine sous les chauds rayons du soleil qui font miroiter ses eaux bleues et créent un bel agencement de couleurs avec les pins verts qui encerclent cette grande étendue d'eau. Au fur et à mesure que je descends, les arbustes cèdent la place à des arbres plus grands et plus forts qui constituent à leur plus bas niveau une très belle forêt.

La ville de *Laza* se situe à une croisée de chemins, le nôtre qui vient de la Castille et le chemin du Portugal qui passe le plus à l'est et arrive de la ville de *Chaves*. Cette agglomération possède une architecture traditionnelle, représentée par des *horreos* (les anciens greniers à céréales) et des maisons de pierres avec balcons de bois. Un beau calvaire, sur une petite place, est en quelque sorte le point de convergence de ces deux chemins. Sur la partie élevée de la ville, un château en ruines se meurt, entouré d'arbustes et d'herbes folles. Sur un mur, un beau blason en relief évoque un passé nettement plus glorieux.

En entrant dans la ville par une petite route de campagne, un panneau routier donne la direction pour se rendre à l'*albergue*. J'emprunte cette ruelle qui monte et à mi-course, une policière de la *Guardia Civile* me fait signe de m'arrêter à son bureau. C'est ici que se fait l'inscription des pèlerins. Comme je suis le premier arrivé, elle me donne une clé que je devrai lui remettre, demain, en quittant les lieux. Ce grand gîte, tout neuf, a des allures d'un centre sportif avec sa cuisine, son patio intérieur, sa piscine (sans eau au moment de mon passage) et un joli petit parc derrière le bâtiment.

Ici, pas de grand dortoir, mais six chambrettes de six lits chacune, avec une clé différente pour chaque porte. La sécurité prime sur tout. Encore seul, j'en profite pour prendre une douche chaude et faire ma lessive. De nombreuses cordes sont étendues dans la cour arrière et le soleil brille à son mieux. Comme aucun restaurant n'a croisé mon chemin, je pars vers le centre de la ville pour trouver à manger. Le bar de l'*hostal Nosa* sert des repas. Je m'installe sur la terrasse pour profiter du soleil.

De retour au gîte, plusieurs pèlerins viennent d'arriver. Ici aussi, les vélos trouvent place dans une salle aménagée pour eux. Vers 17 h, je vois *Lothans* qui s'avance vers le gîte. Quelque chose ne va pas. Il ne veut pas m'en parler pour l'instant. Je le laisse s'installer dans ma chambre et peu après deux cyclistes viennent le rejoindre. Nous serons quatre à dormir dans cette chambre de huit places.

Avant de retourner au bar pour souper, assis sur un banc, à l'extérieur, j'admire le paysage. *Lothans* vient me rejoindre. Demain, il doit quitter le chemin. Il a reçu un message de sa fille. La santé de sa femme va au plus mal, il doit rentrer d'urgence. Nous allons devoir nous quitter. Je sens à quel point il paraît déçu. Il m'avait déjà dit à *Riego del Camino* que c'était son premier et dernier chemin, et il ne pourra même pas le terminer.

Le lendemain matin, il vient me faire ses adieux pendant que je suis en train de prendre mon petit-déjeuner, quelques larmes coulent sur ses joues. Sur ce chemin, il aura été le pèlerin le plus significatif pour moi. Je me sens triste aussi, car j'espérais que nous puissions entrer ensemble à *Santiago*. Le vieux sage de Saint-Exupéry, dans *Citadelle*, disait : « Si tu veux faire de ton ennemi, un ami, construis avec lui une tour. » Moi, j'ajouterai : « Si tu veux faire de ton ami, un frère, fais avec lui un chemin de Compostelle. » Vivre de beaux moments de fraternité et de partage avec quelqu'un qui nous est étranger, je crois qu'il n'y a pas de meilleur moyen de nous rapprocher. Si tous les habitants de notre petite planète comprenaient cela...

Ce matin, en quittant le gîte, il pleut dans mon cœur comme il pleut sur la ville. Le départ de *Lothans* m'attriste et de plus, je dois mettre le *poncho*. Rien de très grave, mais une petite pluie mélancolique. Pour les trois premiers kilomètres, un

sentier suit en parallèle une route régionale, la OU 113. Peu de voitures l'empruntent, je peux donc cuver mon *spleen* en douceur.

Après le village de *Soutelo Verde*, le ciel se dégage par endroits et le sentier monte lentement à travers des vignes. Je ne vois toujours pas les pèlerins que j'ai rencontrés, hier soir, au gîte de *Laza*. Où passent-ils donc? Le chemin est plein de mystères. Une route en terre battue débouche au-dessus du village de *Tamicela*. Cette fois, au lieu de descendre vers la petite agglomération, les flèches jaunes m'envoient vers le sommet de la montagne sur une piste forestière qui grimpe entre des sapins. La pluie a cessé, mais d'épais nuages menacent toujours.

Après huit kilomètres, j'arrive au sommet où une route goudronnée s'étend sur la ligne de la crête. À peine ai-je mis le pied sur le goudron qu'un orage violent éclate. Sans protection aucune, les vents s'en donnent à cœur joie contre le pauvre pèlerin, arrosé par des bourrasques qui se chamaillent de tous les côtés. Pendant près d'une heure, je ne vois que de l'eau. Lavé par le déluge qui vient du ciel, arrosé par les autos qui m'éclaboussent, j'avance péniblement au milieu de la tourmente.

Ce n'est pas la première fois que je dois marcher sous des conditions très difficiles. Sur la *Via de la Plata*, nous avons connu plusieurs journées consécutives de pluie abondante qui nous avait causé toutes sortes de problèmes. Le 31 mars 2004 est resté une date bien gravée dans ma mémoire. La veille, nous avons couché dans un collège en rénovation où le vent froid et la pluie s'engouffraient par les portes et les fenêtres manquantes. Au petit matin, nous étions partis sous un véritable déluge. Après quatre kilomètres, dans la boue par-dessus nos bottes, et parfois jusqu'aux genoux, nous avons dû revenir sur nos pas. Le ruisseau sec que nous nous proposons de traverser à gué formait maintenant un immense étang de plus de cent mètres de large.

De retour au collège, nous avons lavé nos bas et nos pantalons sous les gouttières qui coulaient à flots derrière l'établissement, avant de repartir sur la petite route qui rejoindrait la N-630. Et pour comble de malheur, pour retrouver la route nationale qui montait vers le nord, il fallait parcourir à rebours un embranchement de cinq kilomètres. Bref, à 13 h, nous étions rendus exactement à la croisée de chemins que nous avons laissée, la veille, à la même heure. Heureusement, rendus à *Aldea de Cano*, vers 17 h, une vieille dame nous avait ouvert les portes de la *Casa Rural* où l'espace pour faire sécher le linge ne manquait nullement.

L'année suivante, sur le chemin du Finistère, nous avons marché sous l'ouragan *Vincente* qui avait balayé l'ouest de l'Espagne et tout le Portugal, laissant d'importants dégâts. Le premier soir, le gîte surpeuplé de *Negreira* avait rendu notre nuit de sommeil presque impossible. Le lendemain, les conditions

épouvantables avaient forcé plusieurs pèlerins à abandonner. Malgré le fait que les gîtes étaient remplis à pleine capacité et la pluie diluvienne poussée par des vents très violents ne nous laissait aucun répit, nous avons tenu le coup sans fléchir. Après être passés par de telles épreuves, nous savons aujourd'hui qu'aucune mauvaise condition ne pourrait nous arrêter. Les pèlerins d'autrefois ne procédaient pas d'une autre manière. Les efforts du passé nous préparent pour les difficultés d'aujourd'hui.

Cet avant-midi, à l'approche du village d'*Albergueria*, la pluie diminue. Ce village perdu au milieu des montagnes mériterait sans doute un arrêt, mais je suis tellement trempé que je n'ose pas enlever mon *poncho*. Je jette un coup d'œil rapide sur ces maisons abandonnées, un autre village déserté, vidé de ses habitants. La porte du célèbre bar est ouverte et, devant le bâtiment, une grande mare de boue n'invite guère à quitter la solidité du goudron. Je passe droit pour profiter de l'accalmie.

À la sortie du village, un sentier herbeux monte vers une grande croix de bois. Étant trempé de toutes parts, je ne suis pas vraiment importuné par les broussailles et l'herbe folle qui fouettent mes jambes déjà mouillées. À partir de la croix, une route de terre, ravinée par la pluie récente, descend en pente douce vers la petite ville de *Villar de Barrio*. Je longe quelques usines, traverse le quartier résidentiel et sur la place principale, sur les hauteurs, trois édifices me font face : la mairie, la *Guardia Civil* et l'église paroissiale. À droite, une balise avec une coquille, le gîte se trouve à l'arrière.

Dès que je me présente devant ce beau gîte, une dame vient m'ouvrir. Elle vient tout juste de terminer le ménage. Après une visite des lieux, je peux choisir le lit qui me convient. Ce grand gîte brille comme un sou neuf. Après l'inscription, je demande à la dame à quel endroit je pourrais trouver à manger, car la pluie vient de reprendre et je ne veux pas trop m'éloigner du gîte. À travers la fenêtre, elle me montre un escalier. Juste en face, une vieille dame sert des repas.

Après la douche chaude et la lessive, j'étale mes nippes détrempées dans une petite salle qui fait office de buanderie. Avec ces conditions pluvieuses, il n'est pas question d'étendre le linge dehors.

Vers 13 h 30, je traverse la ruelle et frappe à la porte. Aucune affiche ne mentionne qu'il y a un bar ou un restaurant ici. La vieille dame vient m'ouvrir. Deux hommes âgés terminent leur repas. Elle veut bien me préparer une omelette avec jambon et fromage. Le dos courbé, marchant à petits pas, cette dame parle faiblement, mais toujours avec gentillesse. Elle dépose un carafon de vin rouge, m'apporte le journal et se rend à la cuisine pour préparer mon assiette.

Gêné de recevoir une addition aussi basse, je me demande comment elle peut faire pour vivre avec si peu. Je lui donne davantage et m'informe s'il est possible de revenir manger ici pour le souper. Certainement, me répond-elle, à l'heure qui me plaira.

En après-midi, je tente une sortie pour visiter la ville, mais ma promenade prend fin rapidement quand d'épais nuages s'avancent au-dessus des habitations. Je reviens en vitesse vers l'*albergue* encore complètement désert, aucun autre pèlerin ne s'étant présenté. Une fin d'après-midi bien paisible. J'en profite pour revoir mes notes, préparer mon chemin pour les prochains jours et lire un peu. Une petite bibliothèque, à l'entrée, contient plusieurs livres sur les chemins de Compostelle, uniquement en espagnol, naturellement.

Vers 20 h, je retourne voir la vieille dame. Elle me conseille de manger du poisson, c'est plus léger pour dormir, dit-elle. Et cette fois, elle met devant moi un carafon de vin blanc. Comme les nouvelles télévisées viennent de commencer, j'en profite pour y jeter un coup d'œil.

À la fin du repas, alors que son mari a fermé la télévision et est parti en direction de la cuisine, la vieille dame vient s'asseoir près de moi. Elle me dit en substance : vous qui parlez bien espagnol, vous allez m'expliquer quelque chose. Comment se fait-il que des gens, souvent des personnes âgées comme vous, partent de si loin pour venir marcher dans nos montagnes? Tous les gens d'ici ont été témoins, un jour ou l'autre, de la mort de quelqu'un de leur famille dans ces montagnes. Chez vous, la situation doit être beaucoup moins dangereuse.

J'explique alors à la vieille dame que, chez nous, les gens âgés marchent rarement dans des endroits périlleux et ne meurent jamais dans les montagnes, car la plaine du Saint-Laurent constitue un pays plat, bordé de quelques collines inoffensives. Les seuls accidents viennent de la route sur laquelle il est facile de s'endormir. Par contre, au Québec, il suffit de jeter un regard dans les centres d'achats, dans les églises ou dans les résidences de personnes âgées, pour constater combien de gens meurent d'ennui. Je lui répète que je préférerais mourir dans ses montagnes plutôt que de m'éteindre à petits feux à force de m'ennuyer. Je crois que la vieille dame a compris mon argumentation. Nous nous quittons en nous souhaitant réciproquement « *Buenas noches* ».

De retour au gîte, je reçois la visite de l'hospitalière. Elle semble désolée de constater que je suis toujours seul dans son bel *albergue*. Nous nous souhaitons « bonne nuit ». Avant de sortir, elle m'avertit qu'elle va fermer la porte à clé pour que je ne sois pas importuné durant la nuit. Au matin, il me suffira de pousser la barre horizontale, tout va se refermer derrière moi. Je m'endors en écoutant le chant de la pluie, assuré de connaître des heures paisibles.

Au lever, le pavé demeure mouillé, mais il ne pleut pas. Je déjeune sur place, reprends le gros sac et repars en pleine forme. Ce matin, le *camino* s'installe au fond de la vallée. De chaque côté, des montagnes de moyenne grandeur montent la garde, mais les flèches jaunes me guident sur de petites routes qui se croisent, sans grande circulation. Des jardins, des vignes et des champs de maïs alternent à tour de rôle avec des fermes de vaches laitières. Je retrouve la Galice traditionnelle qui me plaît bien. Les nuages, même nombreux en altitude, ne menacent pas de s'affaisser. Près de chaque maison, un bel *horreo* me rappelle que je marche dans un pays connu.

Les petits villages se succèdent d'une façon assez rapprochée : *Xinzo de Lima*, *Bóveda* et *Gomeireite* sont à moins de deux kilomètres, l'un de l'autre. Tout autour de moi, de petites fermes survivent avec une culture ancestrale. La pluie d'hier a détrem্পé la terre galicienne, la petite brise qui souffle sur la campagne m'apporte ses parfums variés. À la bifurcation d'une route, une borne jacquaire, bien posée entre un *horreo* et un lavoir public, m'indique qu'il reste cent trente-neuf kilomètres pour rejoindre *Santiago*.

Cette fois, le *camino* part sur une piste de terre au milieu des champs. Pendant plus d'une heure, je marche sur un sentier herbeux et pierreux, loin des routes et des voitures, très probablement une ancienne voie romaine. Cette sente très ancienne, bordée de murets, rejoint un chemin plus large sous des châtaigniers avant d'entrer dans le village de *Bobadela*.

Dépassées la petite église et les dernières maisons, une route se dirige vers *Padroso* que je rejoins en moins de deux kilomètres. Mon guide parlait d'un joli hameau avec des *horreos à gogo* et de magnifiques corps de fermes. Je relie mes notes rapidement, car mes yeux ont bafouillé sur l'expression « jolis corps de femmes ». De fait, les *horreos* servent davantage de pièces de décorations, alors que les fermes me paraissent assez ordinaires. Pour le reste, je ne vois personne en traversant le village.

À la sortie, le sentier contourne une belle fontaine sous les arbres, bifurque vers un chemin creux bordé de dalles et monte dans la lande. Il se fraye ensuite un passage entre de gros rochers avant de descendre, d'une façon assez raide, à travers une forêt de chênes et rejoint une route près d'un bosquet d'eucalyptus. Déjà la ville de *Xunqueira de Amba* est bien en vue.

À ma gauche, un petit panneau de bois indique que je peux rejoindre l'*albergue* par cette petite route sans entrer dans le village. Ce chemin de terre très droit, bordé de grands chênes, semble le prélude à une entrée d'un château. Il n'en est rien. Il prend fin d'une façon abrupte à un carrefour de route. À droite, une usine de construction récente emploie un grand nombre de travailleurs, si j'en crois le stationnement. Et derrière, un peu isolé par quelques arbres, l'*albergue de los peregrinos*.

Je tire sur la poignée de la porte, elle n'est pas verrouillée. Je rentre et je m'installe. Après la douche et la lessive, pendant que je suis en train d'étendre mon linge sur des cordes, à l'extérieur, une voiture arrive. La dame, en robe de soirée, sort de sa BMW, s'informe si je suis le seul pèlerin, m'inscrit sur une fiche et recueille mes 3 € pour payer le logement. Elle ajoute que je peux trouver à manger au bar *Retiro*, au centre-ville, puis me montre un petit sentier, dans l'herbe haute, qui part en cette direction.

Dès le départ de madame, j'emprunte le petit sentier en question, qui débouche sur une placette où j'aperçois l'enseigne du bar *Retiro*. À l'intérieur, une jeune fille de dix ans se tient près de la caisse. Je m'enquiers au sujet des repas. L'air désolé, elle me répond que sa mère est partie en ville et ne pourra pas me servir de repas. Je sors de l'établissement légèrement déboussolé. Juste à la porte voisine, légèrement entrebâillée, je crois découvrir une petite *tienda* sans enseigne. De fait, ici, je trouve tout ce qu'il faut pour le dîner, le souper et le petit-déjeuner du lendemain. Pour 7 €, je repars avec canette de bière, bouteille de vin et tout ce qu'il faut pour me préparer trois repas substantiels. Quoi de mieux pour un pèlerin qui a tout son temps pour se préparer une petite bouffe agréable!

En fin d'après-midi, le soleil étant de retour, j'ai tout mon temps pour visiter la ville. Ce village est connu par son grand monastère *Santa Maria la Real*. La construction débuta en 1164 sur ordre du roi *Fernando II de León*. Construit selon le style roman *compostelan*, il subit bien des transformations au cours des âges. La chapelle de la *Merced*, la sacristie et le retable principal sont plutôt de style baroque et rococo. Le cloître, adossé à l'église, conserve des restes de sépultures du XII^e siècle. À proximité du monastère, le palais *Pazo Prioral* et le palais épiscopal occupent un large espace. L'ancien *hospital de los peregrinos* a été transformé en centre d'hébergement pour les personnes âgées.

La dame à la BMW vient faire un tour vers les 20 h. Voyant que je suis toujours seul, elle me fait un salut de la main et remonte aussitôt dans sa limousine. Ce soir encore, je connais des heures paisibles avant de m'endormir.

Ce matin, en quittant *Xunqueira de Amba*, je m'arrête sur le pont au-dessus de la rivière *Arnoya*. Je jette un regard circulaire autour de moi. Seul le mont *Forca*, derrière moi, domine la vallée. Les collines de terre cultivées vallonnent devant moi, couvertes de prairies verdoyantes, où çà et là, quelques bosquets de chênes ou d'eucalyptus viennent agrémenter le paysage. Je sais alors que je quitte définitivement les hautes montagnes pour le pays celte, une région où la vache laitière règne comme une maîtresse.

Le pays celte

Les Celtes étaient jadis un très grand peuple qui habitait dans plusieurs pays d'Europe, principalement dans les Balkans, l'Asie Mineure, l'Espagne, la France et l'Irlande. Un peuple pacifique qui aimait les arts, particulièrement la musique et la poésie. Ils furent vaincus facilement par les Romains au II^e siècle av. J.-C. et se réfugièrent dans les parties les plus éloignées du pays. C'est ainsi que l'on retrouve, aujourd'hui, des descendants de ce peuple en Galice, en Bretagne, au pays de Galles, en Angleterre et dans toute l'Irlande. Pour les distinguer des autres, ceux de l'Espagne portaient le nom de Celtibères. Leur proximité avec les Ibères, l'autre peuple qui habitait en Espagne, avait modifié leur langage et certaines de leurs habitudes de vie. Aujourd'hui encore, en écoutant de la musique populaire de la Galice, ces airs connus évoquent pour nous le pays irlandais.

En ce samedi matin 27 juin 2009, en quittant *Xunqueira de Amba*, j'avais la ferme intention de m'arrêter deux jours à *Ourense*, non pas pour me reposer, car je me sentais en pleine forme, mais pour tuer le temps. Comme je l'ai déjà mentionné, je ne voulais pas arriver à Paris avant le 6 juillet. J'avais d'abord pensé, une fois arrivé à *Santiago*, parcourir deux étapes sur le *Camino francés*, à sens inverse, puis revenir prendre mon avion à *Santiago*. Mais *José*, le Catalan, rencontré à *Lubián*, m'a convaincu de ne pas m'aventurer sur ce chemin extrêmement achalandé en cette période de l'année. Pour moi qui recherche la solitude, cette idée, qui me souriait au départ, va maintenant à l'encontre de mes principes. Je préfère donc avancer lentement et, une fois rendu à destination, sans m'attarder à Compostelle, prendre l'avion pour Paris.

Ce matin, le *camino* emprunte une route qui relie de petits villages de campagne. Pratiquement aucune circulation. J'ai tout mon temps pour réfléchir à mes projets. Cinq petites agglomérations se succèdent en moins de quatre kilomètres : *Salgeiros*, *Gaspar*, *Veirada*, *Castellena* et *Cantoña*. Dans chaque agglomération d'une dizaine de maisons, une minuscule petite chapelle regroupe, chaque dimanche, les paysans du coin pour l'office dominical. Le long de cette route, des vignes, des champs de maïs ou des prairies pour les vaches laitières se répartissent le territoire. La campagne galicienne, rustique et bucolique, plaît au marcheur solitaire.

Dans cette région, le bois n'étant pas un matériau recherché, les poteaux en granit servent à soutenir les vignes et à séparer les propriétés. La route, parfois goudronnée, parfois simplement en terre, est fréquentée surtout par les tracteurs des fermiers pour le transport des céréales et permet le passage des vaches d'une propriété à une autre. La route nationale, la meilleure voie de circulation, fait la jonction avec toutes ces localités.

À *Pereiras*, je m'arrête pour le premier café. Depuis ce matin, je n'ai rencontré aucun autre pèlerin. Cette marche dans la campagne, si agréable soit-elle, tire à sa fin. Mon guide m'avertit que la situation va bientôt changer. Dès la sortie du village, la proximité de la grande ville d'*Ourense* entraîne son lot d'usines et d'industries de toutes sortes. Après toutes ces journées de solitude, l'arrivée dans la ville la plus peuplée de la Galice ne m'effraie pas.

De fait, en sortant du bar, je me rends compte que les trottoirs du petit village se prolongent indéfiniment. Ils porteront mes pas jusqu'au centre de la grande ville d'*Ourense*. Douze kilomètres de trottoirs, ça chauffe, ça chauffe. C'est le prix à payer pour refuser de prendre l'autobus ou tout autre moyen de transport. Ces longues bandes de ciment traversent une zone industrielle et s'étirent jusqu'à l'entrée des quartiers résidentiels de la capitale régionale.

Quoi dire de cette dernière portion du chemin? Des trottoirs, des trottoirs, des trottoirs. Les balises, nombreuses, me permettent de garder le cap facilement, sauf près de la petite *ermita Santa Agueda* où des travaux routiers ont modifié le parcours du chemin et une voie ferrée en reconstruction vient compliquer la situation. Je m'arrête, regarde de tous les côtés, aucune balise. Que faire? Je tourne en rond. Aucune solution ne s'offre à ma vue. Soudain, une dame en robe de chambre sort une tête d'une fenêtre d'un bloc d'appartement : « *Peregrino, peregrino, hasta el otro lado del ferrocarril.* » (Pèlerin, pèlerin, de l'autre côté de la voie ferrée.) Je remercie la dame et je vois devant moi un petit sentier qui passe au-dessus des rails, et de l'autre côté, une balise. J'envoie la main à la dame qui n'a pas quitté sa fenêtre. Je suis sauvé. Encore une fois, saint Jacques a pris la figure d'une femme.

En entrant dans *Ourense*, je me dirige vers le centre-ville où j'espère trouver un petit hôtel pas trop cher. Je serais même prêt à demeurer en banlieue, pour économiser mes sous. Comme je veux rester deux jours, inutile de m'approcher de *l'albergue de los peregrinos* : le pèlerin ne peut dormir qu'une seule nuit dans un gîte officiel, à moins d'être malade, bien sûr. C'est le règlement. Tout en progressant à travers la ville, j'observe les enseignes de chaque côté de la rue à la recherche d'une annonce quelconque pour un lieu d'hébergement. Aucune affiche concernant un *hostal* ne retient mon attention. J'arrive à proximité de la cathédrale vers 13 h 30. Je n'ai encore rien mangé. Une seule idée m'obsède : trouver un lit pour dormir. Dans mon guide, cinq adresses indiquent que je pourrai trouver ici une chambre à un prix acceptable. À chaque porte, je reçois la même réponse : « *Completo* »! Finalement, une dame sympathique m'explique que, en cette fin de semaine, la ville est remplie de visiteurs à cause des Fêtes celtiques qui se terminent demain soir. Tous les hôtels affichent complet, inutile de chercher davantage. Il serait préférable que je me dirige vers l'ancien couvent, au sommet de la ville, qui a été transformé pour recevoir des pèlerins.

Je n'ai plus le choix, je dois me diriger vers *l'albergue de la Xunta*, dans l'ancien *Couvento de San Francisco*. Au moment de traverser la rue en face du gîte, deux jeunes filles, à mes côtés, portent également le gros sac et regardent en direction du même bâtiment que moi. Ces jeunes personnes, agrémentées de pièces métalliques aux lèvres, aux oreilles et décorées de dessins fleuris sur les bras présentent quelques signes d'une génération postérieure à la mienne. Nous traversons la rue ensemble et nous nous présentons tous les trois en même temps au gîte. Comme c'est une habitude chez moi, je laisse d'abord les jeunes filles s'inscrire, sachant que je trouverai toujours un petit espace pour dormir.

Dès que nous franchissons le seuil, *l'hospitalero* nous annonce que nous sommes les premiers pèlerins de la journée et que le gîte vient tout juste d'ouvrir. Les deux jeunes Britanniques expliquent d'abord leur situation : elles sont venues pour voir la fête celtique, et pour les prochains jours, elles se proposent marcher jusqu'à *Santiago*. Le jeune étudiant espagnol a beau tendre l'oreille, prendre le temps de les écouter, il ne les comprend absolument pas. Je m'approche pour faire l'interprète. Malgré leurs décorations, les arrivantes s'expriment clairement en anglais avec un accent bien *british*. Selon le règlement, les jeunes filles devront se présenter à 18 h et elles auront un lit, seulement s'ils restent des places. Une telle situation les désole au plus haut point. L'une d'elles se tourne vers moi, le regard suppliant, les larmes aux yeux : tous les hôtels affichent complet et leurs faibles moyens financiers ne leur permettent pas de rechercher de l'hébergement à la périphérie de la ville.

Après plusieurs minutes d'échanges verbaux difficiles, je tente alors une forme de conciliation allongée. J'explique au jeune homme, plein de bonne volonté, que je marche seul depuis des jours sur ce chemin, seul sur les sentiers, seul également dans les gîtes, donc, l'arrivée massive de pèlerins semble tout à fait improbable. Devant mes arguments, il consent à donner un lit aux jeunes filles et les inscrit à l'instant même. Quand vient mon tour, je lui mentionne mon désir de rester deux jours. Il acquiesce immédiatement, exigeant que je fasse encore l'interprète, si d'autres cas semblables se présentent. Je n'aurai pas à répéter l'expérience et je m'assure ainsi un logement pour deux jours pour la modique somme de 6 €. Quant aux jeunes *British*, à chaque fois que nos pas se croiseront, leurs sourires m'apporteront le plus beau des remerciements.

Comme à l'accoutumée, je m'installe dans un coin du gîte, pendant que les jeunes filles étalent leurs nippes à l'autre extrémité du dortoir. Après la douche et la lessive, je descends vers le bas de la ville pour prendre une bouchée. La fête bat son plein sur toutes les places, de nombreux musiciens avec des instruments très variés divertissent une foule qui ne désire rien de moins que de passer d'agréables moments. Je réussis à me frayer un passage à travers des rues bondées de visiteurs qui déambulent lentement et m'asseoir à la table d'un petit bistrot en retrait de la circulation, heureux d'avoir enfin trouvé un lit pour la nuit.

Un vieux monsieur qui n'est pas à sa première bière m'explique que, chaque année, lors des jours qui précèdent ou suivent la fête de la Saint-Jean, le moment le plus important de l'année pour le peuple celte, la ville se remplit ainsi de tous les gens de la région qui viennent célébrer ici la « *fiesta del fuego* » (la fête du feu), un événement dont la tradition remonte à la préhistoire du peuple celte.

En soirée, je me mêle à une foule heureuse, souriante, qui s'arrête à toutes les *plazas* pour écouter de la musique celte, et parfois chanter et danser sur des airs folkloriques. L'ambiance de fête qui anime la ville donne le goût de simplement se laisser porter par cette joie collective.

De retour au gîte, près de la moitié des lits sont maintenant occupés. De jeunes cyclistes espagnols ont rangé leurs vélos dans un enclos à l'extérieur du bâtiment et déposé leurs effets sur les matelas, avant de descendre vers le centre de la ville pour participer aux activités festives. Vers minuit, un immense feu d'artifice illumine le ciel et me tire de mon lit. Le couvent, situé dans la partie haute de la ville, offre une vue magnifique sur cette féerie de couleurs. Lancées de la rive gauche du fleuve *Miño*, les fusées s'élèvent avec puissance dans un ciel radieux. Un spectacle absolument éblouissant.

Au lever, je range mon sac à côté de mon lit, comme me l'avait recommandé l'hospitalier, et je quitte le gîte avec ma caméra en main. Je croise les deux jeunes filles d'expression anglaise qui partent avec le gros sac vers *Santiago*. Nous formulons le vœu de nous revoir à proximité de la basilique, ce qui se produira six jours plus tard. Comme le gîte est obligatoirement fermé de 8 h à 14 h, cela me donne suffisamment de temps pour visiter la ville. En préparant mon voyage au Québec, j'avais pris note de quelques lieux que je tenais à voir de mes propres yeux.

Le mot *Ourense* tire son origine de la nature aurifère des sables du fleuve *Miño* qui traverse la ville. Exploitées à l'époque romaine, les mines ont aujourd'hui fermé leurs portes. Cette vaste et riche agglomération, la plus étendue de la Galice, est en quelque sorte la capitale de tout le sud-est de la province. Elle attire vers elle les commerces qui viennent des montagnes à l'est et les relie aux gens de la mer, à l'ouest, par le fleuve *Miño* qui coule vers l'océan Atlantique, servant de frontière entre le Portugal et l'Espagne.

Le couvent *San Francisco* où se trouve le gîte des pèlerins, actuellement, fut jadis un très grand monastère. Détruit par un incendie en 1305, il fut reconstruit, en partie seulement, selon le style gothique. Situé au sommet de la colline qui domine la ville, il occupe un lieu privilégié. Après la loi de la *Desamortización*, en 1835, qui chassa les religieux, le couvent servit de caserne. Sous le régime du général *Franco*, l'Église récupéra une partie des bâtiments qu'elle transforma en gîte pour les pèlerins.

À quelque cent mètres plus bas, en flanc de colline, la cathédrale *San Martin* fut érigée aux XII^e et XIII^e siècles, mais de nombreux rajouts furent exécutés par la suite. À l'entrée, le portail du Paradis (*Portico del Paraiso*) présente plusieurs analogies avec le portail de la Gloire de la basilique de Saint-Jacques de Compostelle. À l'intérieur, le gothique, le style Renaissance et le baroque se côtoient dans un ensemble assez harmonieux où l'austérité du granit alterne avec l'exubérance des sculptures.

À côté de la cathédrale, la *Plaza Mayor* occupe le centre névralgique de la vieille ville. De cette place, partent en étoiles les principales rues commerciales et résidentielles de la cité médiévale. L'ancien palais épiscopal abrite maintenant un musée archéologique où il est possible de connaître toute l'histoire de la Galice, de la préhistoire, en passant par l'époque romaine et le Moyen Âge, jusqu'à nos jours.

Au bas de la ville, la fontaine de *Las Burgas* était alimentée, à l'époque romaine, par trois sources d'eau sulfureuse dont la valeur curative ne laissait aucun doute. De l'autre côté du fleuve, des sources semblables reçoivent encore aujourd'hui de nombreux visiteurs et des installations sont spécialement aménagées pour eux.

La chapelle de *Los Remedios*, à proximité du pont romain, fut construite en 1522 pour venir en aide aux pèlerins qui s'arrêtaient à *Ourense*. Elle servait aussi de protection pour les passants qui se faisaient détrousser par les nombreux bandits de grands chemins qui se tenaient le long du fleuve.

Le monument le plus remarquable de la ville demeure sans contredit le *Puente Viejo*, le fameux pont romain au-dessus du fleuve *Miño*. L'ouvrage initial fut érigé au 1^{er} siècle sous l'empereur Trajan, mais fut sérieusement remanié au Moyen Âge, vers 1228, pour faciliter le passage des pèlerins vers Compostelle et maintenir le commerce entre les deux rives du fleuve. Vu d'en bas, au niveau des eaux, ce travail architectural crée une impression de puissance et de solidité et mérite le détour. D'ailleurs, sur les affiches publicitaires qui présentent la ville, le célèbre pont occupe chaque fois un espace important qui lui est réservé.

Je profite de cet avant-midi ensoleillé pour marcher le long du fleuve, sur la rive gauche, sur un beau sentier qui me permet d'admirer la ville, de l'autre côté du cours d'eau, construite en flanc de colline. Après un bon dîner pris sur une terrasse sur la rue *Lepanto*, à proximité de l'université, je m'assois dans un café internet pour envoyer un message au Québec. De retour au gîte, trois Suédois, un homme et deux femmes se sont installés à côté de mon lit. Nos pas se croiseront à maintes reprises au cours des prochains jours. Dès 21 h 30, les lumières de notre dortoir s'éteignent, je m'endors en douceur, prêt pour parcourir les dernières étapes de mon chemin.

Vers la fin de la nuit, un orage fort frappe à ma fenêtre, m'obligeant à me lever pour fermer les volets. Au lever, les rues respirent la propreté quand je quitte le gîte et descends vers le pont romain que je traverse sous un ciel brumeux. En remontant *l'Avenida de Santiago*, je m'arrête à un petit bar pour déjeuner. Les bruits de la ville commencent à se manifester et la vie reprend son cours après cette longue semaine de festivités.

En quittant la grande rue, le *camino* emprunte deux ou trois ruelles avant d'entreprendre une rude montée sur du pavé médiéval vers *l'Ermita San Marcos da Costa*. Mon guide annonçait une vue magnifique sur la ville et le fleuve *Miño*, mais le brouillard se transforme en une bruine légère qui obscurcit tout le paysage. L'élément liquide recouvre bientôt tout le paysage, ramenant mon regard vers le chemin qui exige une certaine attention.

Arrivé au sommet, devant la petite chapelle, je pars sur une piste caillouteuse, bordée de vignes. Après ces deux jours de festivités, je me sens heureux de retrouver ma chère solitude. Un bonheur de courte durée, car je rejoins bientôt un groupe de douze jeunes adolescents des deux sexes, accompagnés de deux moniteurs. J'apprendrai plus tard que ces étudiants se sont préparés durant toute l'année pour réaliser ce projet. Ils marcheront ainsi une semaine avec des accompagnateurs, qui furent toute l'année leurs professeurs et qui jouent maintenant le rôle de leur maman, me confiera l'un des adultes.

Après avoir dépassé le groupe, je retrouve une route bordée de sapins et de chênes-lièges. Le calme que j'apprécie est revenu. Pendant cinq kilomètres, les boisés et les éclaircies se succèdent à un rythme très lent. La pluie a cessé et le soleil perce parfois à travers les nuages. Je m'arrête à *Tamallancos* pour prendre un café. Dans ce bar-épicerie, la dame a disposé quelques petits sandwichs au thon qui vont très bien me convenir pour dîner en chemin.

À la sortie du village, une route très droite suit en parallèle la N-525. Je marche de nouveau sur une voie romaine. À *Ponte Sobreira*, aucun doute possible, le pont romain et les dalles anciennes, cette fois, sont à découvert et confirment ce que je devinais déjà. La route nationale a été construite tout près de la *via romana*, pour permettre la circulation automobile. Ces deux voies, l'ancienne et la nouvelle relient, en parallèle, les villages de *Pereiras*, *Bouzas*, *Faramontaos* et *Viduedo*.

Au moment où je quitte la voie romaine pour m'engager sur une piste à travers des vignes, à *Casasnovas*, un violent orage s'abat sur la région. Il ne me reste que deux kilomètres pour atteindre le gîte de *Céa*. Je tente d'accélérer le pas, mais le sol glaiseux est devenu très glissant. Je crains de faire un dérapage et de me retrouver dans une mare de boue. C'est donc sous une pluie torrentielle que j'arrive sur la place centrale du village où j'aperçois un panneau de bois avec

la coquille. L'ancienne école primaire, transformée en *albergue de peregrinos*, se trouve dans une ruelle, à gauche.

Un monsieur âgé m'accueille sans me dire un mot et, dès que je dépose le sac, il glisse vers moi le registre à remplir. Une petite boîte, avec un couvercle perforé, sur laquelle est écrit « 3 € » repose sur une table, l'endroit tout désigné pour déposer mon obole. Dès que je lui adresse quelques mots en espagnol, ce paysan devenu *hospitalero* esquisse un sourire et se montre plus loquace. Je crois deviner dans sa retenue une légère crainte d'entendre une langue étrangère à la sienne.

En entrant dans le dortoir, je suis un peu surpris de voir courir de jeunes enfants. Me serais-je trompé d'endroit? Les personnes présentes, à première vue, n'ont rien de l'accoutrement des pèlerins habituels. J'apprendrai, quelques heures plus tard, que deux familles qui se dévouent pour les chemins de Compostelle ont obtenu la faveur de coucher dans un gîte, parents et enfants réunis. Un cas exceptionnel, si j'en crois le responsable.

Malgré mon sandwich au thon, ma faim n'a pas complètement disparu. Vers 14 h, je me rends à *la Pulperia Perez* pour une petite assiette. Sur le chemin du retour, je croise les trois Suédois, à la recherche d'un bon restaurant. Je les accompagne jusqu'à la porte de l'établissement, car aucune indication ne confirme que l'on peut manger dans cette grande maison.

En après-midi, quelques rayons de soleil bien pâlots ne permettent pas de sécher le linge. Je dois étendre mes vêtements mouillés sur une corde au pied de mon lit avant de partir souper. Trois Espagnols m'ont invité à les accompagner, à 20 h 30, pour le repas du soir au seul restaurant du village. Un couple de *Bilbao* et un homme de *Valladolid* se sont rencontrés à *Mérida*, et depuis, ils marchent ensemble. Nous échangeons plusieurs anecdotes du chemin de la *Via de la Plata* qui évoquent de beaux souvenirs. Malheureusement, après le départ, demain matin, je ne reverrai plus ces pèlerins que je trouvais très sympathiques.

Dès 6 h, le lendemain, des pèlerins autour de moi, s'agitent et remplissent leur sac. Les lumières du dortoir s'allument, tout le monde se lève. Pour déjeuner, je mange mon dernier sandwich au thon que j'avais mis en réserve. Le temps est couvert, mais il ne pleut pas. Je quitte le gîte en même temps que les Espagnols et les Suédois. Nous sortons du village à la file indienne, mais bientôt, alors que les gens du nord s'attardent derrière moi, les gens du sud filent tout droit à grands pas. Je ne les reverrai plus.

Ce matin, je pars vraiment vers l'inconnu. *Alejandro*, le pèlerin espagnol rencontré à *Campobecerros*, m'avait dit que je pourrais trouver un gîte à *Castro-Dozón*, alors que mon guide reste très évasif sur le sujet. Il mentionne seulement

qu'il est possible de louer des chambres. Rien de plus précis. Durant mes chemins précédents, jamais l'occasion de dormir sous un ciel étoilé ne s'est présentée. Je fais confiance à ma bonne étoile pour résoudre mon problème.

À la sortie du village, dépassé le terrain de football, le sentier s'engage sur une piste entre des murets. La pluie d'hier laisse encore ses marques. Les trous d'eau et les mares de boue se sont creusés des nids au milieu du sentier. Je dois redoubler d'attention pour protéger mes vieilles bottines, très sensibles à l'humidité. Dans la pénombre du matin, cette activité occupe complètement mon esprit.

Après six kilomètres durant lesquels je ne peux baisser la garde de ma concentration, je rejoins une petite route paisible qui me permet de relaxer, cette route se dirige tout droit vers le grand monastère d'*Oseira*. À la sortie du village de *Pieles*, l'imposant édifice domine une colline de l'autre côté de la rivière *Oseta*. Cette fois, le soleil brille dans le ciel et la lumière du matin irradie le bâtiment monastique. Encore habité par des religieux, ce couvent se fait un devoir d'accueillir des pèlerins. Mais ce matin, la grille métallique n'étant pas encore ouverte, je contourne le monastère et poursuis mon chemin jusqu'à un bar à la croisée de deux routes.

À mon arrivée, une dame âgée manie le balai devant la porte de son établissement. Elle m'invite à entrer. Pendant que je sirote mon café, elle m'offre des petits gâteaux qu'elle a confectionnés elle-même. Une belle occasion de chasser les odeurs de thon qui tardaient à disparaître. En quittant les lieux, la dame m'indique de la main le chemin à suivre pour rejoindre le sentier, car des aménagements routiers ont fait disparaître les balises.

Tout heureux de prendre une piste qui monte dans la montagne au-dessus du monastère, je grimpe avec enthousiasme le chemin pierreux. À quelques reprises, je m'arrête pour une photo, car le paysage de la vallée, agrémenté par des vapeurs qui montent de la rivière, mérite plus qu'un simple regard. Arrivé au sommet de la colline, je ne vois encore aucune balise. Me serais-je trompé de route? Le doute s'installe. Devant moi, aucune signalisation. Mon guide disait pourtant : « Un sentier dans la montagne ». Je préfère revenir sur mes pas. Devant le bar, les trois Suédois prennent leur café en toute tranquillité. La propriétaire du bar qui a vu mon désarroi fait deux pas vers moi et précise son geste. Les deux sentiers partent à côté d'un calvaire et forment une pointe, l'un se dirige vers la gauche, l'autre, vers la droite. À cinq mètres de celui de droite, une flèche jaune. Je remercie la dame pour son aide et salue les Suédois de la main. Cette fois, je suis sûr de monter dans la bonne direction.

Au sommet de la colline, je contemple une vallée couverte de verdure qui s'étale devant mon regard. La Galice profonde se prolonge à perte de vue, avec ses fermes de vaches laitières, ses petits villages constitués de maisons de pierres

et ses vertes prairies. Depuis des siècles, la vie coule ici comme un long fleuve tranquille. De génération en génération, la terre nourricière, pauvre et rocailleuse, permet à peine à ces paysans de survivre.

Devant ces paysages magnifiques que j'aime, mon esprit mijote constamment de nouvelles réflexions. Assis sur une pierre, mon gros sac à côté de moi, j'ai l'impression d'apprendre davantage en regardant ainsi vivre les gens plutôt que d'enfourer mon nez dans de gros livres. Les deux situations, sans doute, sont porteuses de vérité. Cependant, mon enfance en pleine paysannerie me ramène chaque fois à la réalité des hommes et des femmes qui gagnent leur vie durement à la sueur de leur front.

Au cours des années dernières, j'ai marché souvent dans les montagnes du Pérou, de l'Équateur, du Guatemala et du Honduras, au milieu des pauvres et des déshérités de la terre. Sur mes chemins de Compostelle, mes souvenirs de l'Amérique latine remontent à ma mémoire, me parlent encore et m'habitent continuellement. Mes cogitations marinent dans le même jus, qu'ils proviennent de l'Espagne, des pays andins ou des Caraïbes. Le pèlerin de Compostelle ne marche pas seulement avec un gros sac, il transporte avec lui tout son passé.

En cet avant-midi ensoleillé, mon esprit est inondé par toutes ces images qui meublent mes pensées. Nul besoin de chercher la présence d'une personne extérieure pour dialoguer avec moi-même. Dans ces conditions, ma solitude prend tout son sens. Malgré mon désir de m'arrêter plus longuement, je dois continuer. La vie aussi poursuit sa route. Je reprends mon sac et commence une descente sur un chemin sinueux, goudronné, en pente douce vers une rivière bordée d'arbres.

Dans les jardins, des personnes âgées cultivent leurs lopins de terre comme le faisaient leurs ancêtres. Les jeunes sont partis à la ville, espérant trouver une vie meilleure. Je traverse les villages endormis de *Vilarello*, *Carbaflediña*, *Gouxa* et *Mizoite* sans jamais entendre de rires d'enfants. Ces agglomérations paraissent désertes, comme si la vie s'en était allée. Les campagnes de la Galice se dépeuplent et la situation attriste ces pauvres paysans qui ont passé leur vie, ici. Les écoles primaires se transforment en gîte pour les pèlerins, car plus personne ne vient les habiter. Cette situation se généralise à travers toute la province de l'ouest de l'Espagne.

J'arrive à *Castro Dozón*, il est déjà midi passé. Sur la terrasse du bar, quelques cyclistes ont rangé leur monture et prennent une bière à l'ombre. Je commande ma propre potion magique. Quand la jeune dame m'apporte mon verre, je lui demande si je peux trouver un gîte pour pèlerin, dans cette localité. Sans plus tarder, elle me fait signe de la suivre pour quelques pas, et là, entre des arbres, nous pouvons entrevoir un bâtiment rouge : le gîte de *Castro Dozón*. Je bois rapidement ma bière et reprends aussitôt le sac.

En m'avançant vers le gîte, le jeune homme qui garde les lieux m'a vu venir et fait quelques pas vers moi. Je suis le premier pèlerin à m'arrêter ici, aujourd'hui, et c'est avec plaisir qu'il me fait visiter les lieux. Ces baraquements temporaires me semblent tout à fait convenables : trois grosses boîtes carrées que l'on aurait réunies. Ces bâtiments, situés en dehors du village, presque au milieu des champs, offrent malgré tout un peu de tranquillité. Même si le plancher danse sous nos pieds, que les douches sont pratiquement en plein air, que les lits s'entassent dans de petits dortoirs, ces installations préfabriquées me conviennent très bien. Je décide de déposer le sac et de prendre ma douche tout de suite, sachant que les adolescents ne sont pas loin derrière moi.

En cette journée radieuse, je profite du soleil et du vent pour faire la grande lessive et aérer mon sac. À peine ai-je terminé, les jeunes arrivent en chantant. À côté du gîte, une cantine prépare des repas. Je cède la place aux nouveaux arrivants et je me glisse sous le toit de chaume pour dîner. Sur un carton à la porte d'entrée, deux menus sont affichés, qui me paraissent assez semblables l'un et l'autre. À voir l'état lamentable du carton, je devine que ce n'est pas la variété qui étouffe le restaurateur.

Pendant que je dîne tranquillement dans mon petit coin, le jeune hospitalier discute avec les moniteurs. Une dame vient d'arriver avec une camionnette qui accompagne le groupe, c'est contraire au règlement. L'*hospitalero* ne veut pas que les adolescents s'installent et, pour cette raison, il ferme à clé les portes des dortoirs. Les négociations semblent ardues, le ton monte, quelques éclats de voix parviennent jusqu'à moi. Chacun s'active avec véhémence, le téléphone sur une oreille, l'autre tendue vers les locuteurs. Au bout de vingt minutes, le flot de paroles diminue, une entente semble être intervenue. Les jeunes déposent leur sac sur la terrasse, prennent d'assaut les douches et les salles de bain, pendant que les adultes préparent le dîner du groupe. Tous ces pèlerins ne pourront entrer dans les deux dortoirs qu'à partir de 18 h, comme le veut le règlement. Entre temps, les Suédois viennent d'arriver, s'installent dans le même dortoir que moi et attendent que les jeunes libèrent les quelques douches et les salles de bain très exiguës.

Après le repas, je quitte les lieux pour connaître un peu de tranquillité. À quelques pas du gîte, un paysan, assis sur une souche, m'invite à échanger quelques mots. Son *galiego*, la langue de la Galice, n'est pas facile à comprendre. Malgré cela, je prends le temps de m'asseoir sur une pièce de bois devant lui et je m'efforce de répondre à ses questions. Il veut savoir quel est mon pays d'origine, pourquoi je viens ici, bref, ce qui me pousse à venir marcher dans son pays. Même si notre dialogue demeure laborieux, nous faisons tous les deux des efforts pour essayer de nous comprendre. Puis, il se met à parler tout seul, lentement, le regard perdu dans ses souvenirs, comme s'il chantait une ballade bien triste. Je l'écoute me raconter l'histoire de son village. Quand je me lève

pour continuer mon chemin, il me tend la main que je serre fermement dans la mienne.

À chacun de mes séjours en Espagne, je me suis toujours plu à écouter les personnes âgées. Celles-ci parlent rarement d'abondance, comme on peut le voir en France. Les Espagnols d'un certain âge ont beaucoup souffert de la pauvreté, de la dictature et gardent une certaine pudeur sur ce passé douloureux. Les changements sociaux se déroulent si rapidement depuis la mort du général Franco qu'aujourd'hui les anciens ont de la difficulté à trouver leurs repères. Et les jeunes leur reprochent trop facilement leur conservatisme de telle sorte que bien des grands-parents se sentent mal à l'aise et ont de la difficulté à se tailler une place confortable dans cette société en perpétuelle mouvance.

En quittant le vieux monsieur, je me rends visiter le village médiéval de *Castro Dozón*. Situé à deux cents mètres de la route nationale, il regroupe une vingtaine de vieilles maisons de pierre autour d'une église en granit construite au XII^e siècle. Cet édifice religieux, à son origine, servait de chapelle à un couvent de religieuses bénédictines dont il ne reste aucun vestige apparent. Cet îlot de pierres au milieu de la campagne semble sortir d'une autre époque. Les rues très étroites empêchent toute circulation automobile et seul un âne, tirant charrette, peut y circuler librement. Au moment de ma visite, le village dort d'un sommeil profond. Je traverse le village sans voir personne. Les bruits des véhicules motorisés sur la N-525 viennent s'éteindre contre ces murs qui ont vu défiler les siècles. La vie du Moyen Âge se prolonge ici en dehors du temps. Je me rends ensuite au bar, sur le bord de la route nationale, pour acheter mon petit-déjeuner et je reviens vers le gîte au moment où le soleil baisse à l'horizon.

À l'heure de l'apéritif, je me retrouve seul sur la terrasse de la cantine en compagnie des trois Suédois. L'homme s'avance vers moi et me tend la main : « *I am Erik, priest and carpenter.* » D'abord, je suis un peu surpris de savoir qu'il est menuisier et curé tout à la fois. Il m'apprend qu'il vient de *Nedevod*, un petit village à trente kilomètres de *Malmö*, au sud de la Suède, il marche avec sa femme *Eva* et sa belle-sœur *Helena*. Au cours de notre conversation, il m'explique que, dans les villages de son pays, les curés ont un emploi du même type que les autres hommes, qu'ils gagnent leur vie comme tous les villageois et président l'office dominical, chaque dimanche. Après des études à l'École Technique de *Malmö*, il a suivi une formation pendant deux ans pour apprendre à interpréter la bible et devenir ainsi le curé de son village. C'est de cette façon que l'on procède en Suède pour devenir prêtre dans l'Église évangéliste.

Durant le souper, je suis frappé par la simplicité, la sincérité et l'authenticité de ces gens. *Eva* me parle de son école primaire avec une telle ferveur, un tel amour que l'on aurait le goût d'y envoyer nos enfants, alors que *Helena*, qui travaille pour un petit journal local, m'explique à quel point il est important de bien informer les gens, de créer des liens pour rassembler la communauté par le

biais d'un journal, d'un site internet. Dans une société ouverte sur le monde, nous sommes tous les quatre d'accord pour travailler afin que les gens puissent s'unir entre eux et partager les mêmes valeurs. Les propos de *Helena* évoquent pour moi nos soupers partage entre pèlerins à l'école Val Marie à Trois-Rivières où nous avons l'habitude de nous réunir pour nos rencontres. Les Chemins de Compostelle accueillent fréquemment des personnes qui s'intéressent à la vie de leur milieu. Ces Suédois sont sans aucun doute de bons évangélistes qui se font un devoir d'animer et d'aider les gens avec qui ils vivent en harmonie.

Durant mes longues randonnées, j'ai souvent eu l'occasion de rencontrer des personnes qui se dévouent pour leur communauté. Ce soir, celui qui retient le plus mon attention, c'est *Érik*, prêtre et menuisier. En préparant mes périples, j'ai souvent rêvé de rencontrer quelqu'un de simple, de vrai, qui porte le sens du sacré, sans fard et sans étiquette, quelqu'un qui se dit religieux et avec qui il est possible d'aborder tous les sujets sans entendre sonner les cloches, sans voir l'ombre d'une soutane se profiler à l'horizon.

Après le souper, je reviens au gîte, l'esprit plein de nouveaux propos, des idées incarnées dans une réalité bien de chez nous. Et je me dis à moi-même : « Des curés comme celui-là, j'en prendrais à la tonne, au Québec. » Je sais que je rêve en couleur. L'Église catholique s'est créé des sillons si profonds qu'elle va devoir mettre du temps pour s'en sortir. Ce soir, dans mon coin du dortoir, les yeux rivés sur le matelas au-dessus de moi, je mets beaucoup de temps à m'endormir.

Au lever, je constate que tous les lits sont occupés. Un animateur me confirme que le gîte a dû refuser des cyclistes, en soirée, toutes les places étant prises. Il est à peine 6 h quand le dortoir se met en mouvement. Une dame est déjà en train de faire chauffer le déjeuner pour les jeunes, quand je passe à la salle de bain. Sur la terrasse, je mange rapidement les petits gâteaux que je me suis procurés, hier, au bar, à l'entrée du village et je quitte le gîte en même temps que les Suédois.

Nous partons tous les quatre à la file indienne sur un sentier parallèle à la N-525. Une montée assez régulière vers l'*ermita* de *Santo Domingo*, sur une colline. *Eva* qui a des ampoules à un pied ralentit un peu son groupe de telle sorte que, lorsque j'arrive à la petite chapelle, je ne les vois plus derrière moi. Ce matin encore, j'avance vers l'inconnu. Mon guide indique que je pourrai trouver des *hostals* à *Bandeira* et l'hôtel *Ramos* à *Silleda*, mais aucune information précise sur la localisation de ces établissements. Comme à l'accoutumée, je ne me fais pas de souci pour ce menu détail. Saint Jacques s'en chargera.

Peu après l'*ermita*, le sentier s'éloigne de la route nationale et vagabonde dans la campagne. Un soleil radieux chauffe mes épaules, je marche avec allégresse, l'esprit rempli de nos discussions d'hier soir. À *Pontenoufe*, une agglomération

de huit grandes maisons, toutes neuves, avec jardins et clôture luxueuse, surprend au premier regard. La construction d'une autoroute à moins de deux kilomètres pourrait expliquer une telle situation. Ces aménagements perturbent sans aucun doute les animaux de la forêt. Pendant que je m'avance sur un sentier forestier, bordé de hautes fougères, j'entends des bruits au milieu de ces grandes herbes. Un immense sanglier surgit à cinq mètres devant moi. Aussi surpris que moi, je lui indique avec mon bâton le chemin à suivre pour continuer sa route. Désobéissant, il préfère retourner se cacher dans sa fougère, une idée qui ne me déplaît pas.

En arrivant à proximité du chantier de l'autoroute, un homme avec un dossard jaune sort d'une voiture stationnée en bordure de la route. Il va me guider à travers le chantier, prenant le temps de signaler notre présence aux conducteurs de camions et de tracteurs qui travaillent sur le terrain. Je suis son premier client, ce matin, affirme-t-il. À la fin du chantier, nous échangeons quelques propos et il me demande si d'autres pèlerins approchent. Dès que je lui mentionne que trois Suédois marchent derrière moi, il s'empresse de retourner à son poste de garde.

Ces travaux routiers rendent très difficile la circulation à la sortie du village de *Barreiro*. Sur une petite route secondaire très étroite, un lourd camion avec remorque se retrouve face à face avec un tracteur tirant deux charriots de foin, attachés l'un à l'autre. Comme ils circulaient à basse vitesse, ils ont eu le temps de s'arrêter. La route étant trop étroite pour qu'ils se croisent, la discussion demeure très animée quand je passe au milieu d'eux, car aucun des deux ne veut reculer ou ne peut rétrograder, la difficulté étant très grande. Je poursuis ma route, heureux de pouvoir déposer mes bottes sur toutes sortes de sentiers, sans vivre de tels drames.

J'arrive à *Estación de Lalin* vers 11 h. Une école primaire vient d'être transformée en gîte pour pèlerins. Construit à cent mètres du rond-point qui fait la jonction entre la N-525, l'autoroute et deux petites routes locales, cet établissement ne me semble pas de tout repos. De plus, ce village minuscule subit présentement les affronts des lourds camions qui alimentent les travaux sur l'autoroute en construction. Autant de motifs qui me poussent à faire deux pas en arrière et reprendre le sentier, avec l'espoir de trouver mieux plus loin.

Après la traversée de la voie ferrée, le sentier poursuit sur une série de petites routes qui se coupent, se croisent et se fauillent sous bois. Un véritable labyrinthe. Heureusement, les balises demeurent nombreuses et précises. Aucun danger de se fourvoyer. Par contre, les villages très rapprochés ne semblent jamais se quitter et, parce que la signalisation routière est quasi absente, il est très difficile de situer exactement où nous sommes rendus. Depuis que nous avons quitté les montagnes, le kilométrage indiqué sur les balises a été arraché par les vandales, il n'est plus possible de s'y retrouver. J'arrive devant le

gîte de *Laxe*, midi vient à peine de sonner. Cet *albergue* de vingt-quatre places est complètement isolé au milieu d'un boisé, sans doute la maison d'un domaine que l'on a transformée en gîte pour pèlerins.

Je regarde autour de moi : presque rien. À ma droite, à cent mètres, la N-525 sur laquelle les voitures circulent à haute vitesse. Au bas, à gauche, près de la rivière, le village de *Laxe*, une quinzaine de maisons, tout au plus. Je m'avance devant le gîte. La porte n'est pas verrouillée, mais personne n'est arrivé encore. Je préfère continuer. Peu après, je rejoins une piste forestière qui entre dans une forêt d'eucalyptus.

Depuis ce matin, je n'ai pas trouvé un seul bar ouvert où j'aurais pu avoir un café et me faire préparer un *bocadillo*. Je marche le ventre creux. Par contre, la température est magnifique et ma réserve d'eau n'est pas encore épuisée. Je vis d'espérance.

À la sortie de la forêt, le village de *Prado* brille au soleil sur une colline, mais il faudrait quitter le sentier, dévier de ma route, alors que de grandes dalles de pierre m'indiquent que je marche une *calzada romana*. Je traverse ensuite la rivière *Deza* sur un pont romain bien conservé. Juste à côté, les ruines d'un ancien hameau sont envahies par des ronces et des arbustes. La vie a quitté ces lieux depuis bien longtemps.

J'arrive à *Silleda* vers 13 h 30. Cette fois, la faim me tenaille, je dois m'arrêter. Dans la ville, je demande à un homme qui attend l'autobus, s'il connaît des *hostals* dans le secteur. Pour toute réponse, il me répète ce que je sais depuis la lecture de mon guide : l'hôtel Ramos et ses dix étages pointent au-dessus de la ville, sur le bord de la N-525. J'ai vu les prix sur un grand panneau : à partir de 60 €. Jouer les millionnaires ne m'intéresse pas vraiment. Je marche dans la ville en regardant des deux côtés, à la recherche d'une offre intéressante.

Je passe par hasard devant la *Casa de Concello*. Je ne sais pas à quoi sert exactement cet établissement municipal, mais par le passé, il m'est arrivé de recevoir une aide intéressante dans ce genre de maison. Je m'approche. Par une fenêtre grande ouverte, j'aperçois un homme assis à son bureau, l'air pensif. Je me tourne vers lui et répète la question de tantôt. Aussitôt, l'homme quitte son bureau, vient me rejoindre sur le trottoir. Il m'indique le bar *Maril*, au fond d'une ruelle, juste en face de nous. Je le remercie et me dirige vers l'établissement en question.

Je peux avoir une chambre pour 10 €. Rien de neuf, loin de là. L'endroit est paisible, la peinture date du siècle dernier et le matelas ne se transforme pas automatiquement en hamac. Je dois traverser tout le deuxième étage pour rejoindre la salle de bain, par contre, un balcon permet d'exposer mon lavage au

soleil. Et surtout, la dame s'offre à me préparer à dîner, tout de suite. Comment pourrais-je refuser?

Pour le repas du midi, nous sommes deux clients seulement dans ce bar peu fréquenté. En plus de la tranquillité, la nourriture rejoint les standards espagnols, c'est-à-dire moyens. Les Espagnols ne s'épuisent pas dans la recherche de mets variés. Nous retrouvons chaque fois les mêmes plats : des frites en abondance, une pièce de viande rouge, de porc ou des morceaux de poulet, généralement cuits dans l'huile. Souvent, il est possible de trouver du poisson ou une assiette de pâte, chaque fois précédé de la soupe paysanne. On mange bien, mais il faut se contenter du peu de variété.

Pendant que mon linge sèche sur le balcon, je vais faire un tour de la ville pour une courte visite et acheter mon petit-déjeuner du lendemain. *Silleda* est un gros bourg connu pour ses foires à bestiaux. Actuellement, cette agglomération donne tous les signes de la prospérité, mais aux XVIII^e et XIX^e siècles, une partie importante de la population s'exila en Amérique latine. Je m'arrête longuement, au centre-ville, devant le monument élevé à la mémoire de ceux qui sont partis et, en envoyant de l'argent à leurs familles, ont pu ainsi assurer la survie du village. L'église *Santa Eulalia*, construite au siècle dernier sur les ruines d'un petit sanctuaire, a des allures assez modernes.

Au hasard de mes courses, je croise *Helena*, la Suédoise. Ils se sont trouvés un petit *hostal* à l'entrée de la ville, sur la rue *Toscana*. Elle m'invite à souper avec eux, mais de gros nuages noirs s'avancent vers nous. Je préfère décliner l'offre en lui montrant le ciel. Nous retournons précipitamment vers nos chambres pour récupérer notre linge au séchage. J'ai eu à peine le temps de ramasser mes nippes qu'un violent orage s'abat sur la ville. Pourtant, une heure plus tôt, rien ne laissait deviner un tel événement. La température change rapidement en Galice.

La pluie me confine à ma chambre. J'en profite pour revoir mes notes et préparer mon chemin du lendemain. Au souper, la dame m'invite à passer dans une petite salle, pendant que le bar se remplit d'hommes qui viennent ici boire leur apéritif avant de rentrer souper à la maison. Les coutumes espagnoles ne changent pas beaucoup d'une place à l'autre.

Au lever, le temps demeure brumeux. Je prends mon petit-déjeuner dans la chambre et je quitte l'*hostal* en douceur. Dans la ville endormie, aucune circulation automobile. Je retrouve facilement les balises sur la *Rua del Escuadro Toiriz* et je quitte les lieux par un sentier herbeux qui longe une rivière. Ce sentier pour animaux suit en parallèle la N-525 pendant plusieurs kilomètres. La brume se dissipe lentement et, vers 10 h, j'entre à *Penido*, la banlieue de *Bandeira*, sous un soleil radieux.

Heureusement, le *camino* passe à la périphérie de la ville. Je dépose le sac devant la terrasse d'un bar à proximité d'une petite chapelle du XIII^e siècle, dédiée à saint Jacques. Je viens tout juste de passer devant un gîte pour pèlerins, tout neuf, qui a ouvert ses portes, l'an dernier. Il n'était pas indiqué dans mon guide. Cet *albergue* pourrait être une belle alternative pour les futurs pèlerins. Au milieu d'un petit boisé, à moins de quatre cents mètres d'une petite ville, le choix de cet emplacement me semble très judicieux. Tout au cours de ce chemin, j'ai constaté plusieurs améliorations récentes. Les *amigos de Santiago* ne cessent d'apporter des éléments nouveaux pour rendre ces chemins plus accessibles et plus agréables pour les pèlerins.

En quittant le bar, les balises nous conduisent à travers des champs de maïs ou des vignes où les *ermitas*, les *horreos* et les calvaires de tous genres se multiplient à l'approche de *Santiago de Compostela*. Le soleil brille dans le ciel et, sur la terre, les eucalyptus répandent leurs parfums qui embaument la campagne galicienne. Cet avant-midi, j'ai l'impression de marcher dans un véritable paradis. Les hameaux se succèdent à un rythme croissant : *San Martin de Dornelas*, *San Miguel de Castro*, *Gundian* et j'en passe. Partout règnent le calme et la tranquillité de la vie campagnarde. De petites routes goudronnées relient chacun de ces villages et offrent au marcheur les conditions idéales pour sa randonnée.

Je marche au milieu des vignes quand je devine pour la première fois la vallée encastrée de la rivière *Ulla*. La route descend lentement vers le pont de pierre qui a donné son nom à ce gros village, *Puente Ulla*. Ce pont, plusieurs fois retouché depuis que les Romains y mirent les premières assises, fait partie du décor depuis longtemps. À ma droite, le très haut viaduc de la voie ferrée qui relie *A Coruña* à *Pontevedra* passe littéralement au-dessus de la vallée.

Juste à la sortie du pont, le bar *Rio* offre de l'hébergement. Pour 15 €, je peux avoir une chambre nouvellement restaurée. Au fond de la vallée, à quelques pas de la rivière, ce site enchanteur mérite que je m'y attarde. Même s'il est à peine midi, je n'ai pas vraiment le goût d'aller plus loin. Après la douche et la lessive, je descends à la terrasse pour prendre une bière et profiter du soleil. À peine assis, je vois les Suédois traverser le pont. Je m'avance vers eux. En deux mots, je leur expose ma situation. Leur décision ne tarde pas. Ils déposent le sac, eux aussi, et nous aurons l'occasion d'échanger entre nous, à maintes reprises, au cours de l'après-midi.

Après dîner, un tour du village s'impose. Puis je marche un peu le long de la rivière dans un joli parc aménagé avec soin pour les promeneurs de la région. Le viaduc et l'autoroute, à l'est de l'agglomération, ont détruit en partie le charme de ce bourg, l'enfermant en quelque sorte, entre la montagne et la rivière.

Au moment de l'apéritif, je me retrouve sur la terrasse avec les trois Suédois. C'est l'heure du bilan. Nous savons tous qu'il ne reste qu'une seule étape à franchir. Nous arriverons à *Santiago*, demain. Eux ne pourront s'attarder davantage. Leurs billets d'avion pour samedi ne peuvent être retardés. Partis de *Salamanca*, ils ont marché derrière moi durant plusieurs jours. Il a fallu mon arrêt à *Ourense* pour que nos pas se croisent. Comme moi, ils ont particulièrement apprécié les grands espaces de la plaine de la Castille et les montagnes de *León*.

Après s'être raconté quelques anecdotes, notre conversation dérive petit à petit vers le sens du chemin, vers la nécessité, aujourd'hui, de prendre des temps d'arrêt. Partir, c'est d'abord sortir de soi, quitter ce petit cocon dans lequel on se sent bien. Cet univers restreint dans lequel nous vivons, à la longue, nous enferme, nous amène à un repli sur soi. Nous devenons le centre de nous-mêmes, habillés par des images, des jugements qui nous arrivent de tous les côtés. Partir, c'est ne plus se laisser enfermer dans ce petit monde d'idées reçues, de raisonnements tout faits. Partir, c'est s'ouvrir sur le monde, c'est aller à la rencontre des autres. Marcher pour se retrouver, marcher pour retrouver les autres aussi.

Durant nos échanges, *Érik* revient souvent sur l'idée de « passage ». Le chemin, pour lui, c'est le passage à une autre vie, à la terre promise, un espace de sérénité, de bonheur que chaque personne doit rechercher sur la terre. Les deux femmes, de leur côté, parlent plutôt de faire le point. À leurs yeux, arrivés à la cinquantaine, il est bien important de faire un bilan de vie pour aborder la dernière étape de notre existence avec sérénité, le bonheur véritable. Décidément, ce soir, ces mots « sérénité » et « bonheur » reviennent constamment sur nos lèvres. Dans notre société moderne où l'image du bonheur se mêle à toutes les sauces, il est essentiel de bien définir ce mot, de le cerner avec justesse. Tous les pèlerins apprennent sur les chemins que ce terme ne s'associe pas nécessairement avec le mot « richesse ». C'est généralement dans le dépouillement que le *peregrino* découvre les joies du partage et de la fraternité. Le bonheur, il faut le rechercher au fond de soi et seule une démarche intérieure peut nous ouvrir les portes de ce paradis.

Comme la température le permet, la propriétaire du bar accepte de nous servir sur la terrasse. Le soleil descend lentement à l'horizon, créant des zones d'ombre sur le village. Après le repas, avant que la nuit tombe définitivement, nous décidons tous les quatre de monter sur le viaduc pour assister au coucher du soleil sur la vallée du *rio Ulla*. Le paysage qui s'offre à nous est absolument magnifique. Petit à petit, les habitations le long de la rivière entrent progressivement dans la pénombre, alors que, sur les collines, au loin, les arbres rougeoient sous les effets du soleil couchant. Quand l'astre du jour a complètement disparu derrière les montagnes, nous revenons vers notre chambre, chacun perdu dans ses propres réflexions.

Ce matin, après avoir pris le petit-déjeuner dans ma chambre, je quitte les lieux en solitaire. Où sont les Suédois? Déjà partis? Encore couchés? Je ne le saurai jamais, nous ne nous reverrons plus. Et pourtant, j'aurais aimé leur donner une dernière accolade. Il en va de même sur les chemins, on sait rarement à quel moment on va se quitter. Je pars un peu triste. Ce matin, le temps brumeux alimente ma mélancolie. Je m'enferme dans ma bulle, l'esprit encore tout rempli de la discussion de la veille.

Dès le départ, je retrouve la vieille *calzada romana* qui grimpe dans les collines. Les grandes pierres plates me rappellent que bien d'autres pèlerins ont marché sur ce sentier, qu'ils ont connu une tristesse semblable à la mienne, celle de mettre fin à leur aventure et de quitter des amis, des compagnons de route qui leur étaient chers. Les craintes du départ ont disparu, le souvenir des difficultés rencontrées s'évanouit peu à peu, la joie de l'arrivée se mêle et se confond avec la tristesse du moment. J'avance maintenant à grands pas sur une piste forestière, grisé par le parfum des grands eucalyptus. Ce chemin monte et passe au pied de la dernière montagne, *el Pico Sacro*. Le brouillard ne me permet pas de voir les sommets, seule la forêt qui couvre ses flancs se perd dans la brume.

En quittant la région forestière, les petits villages se font plus nombreux, plus imposants, et le chemin dévie et serpente dans toutes les directions. Puis, les gros bourgs de *Lestedo* et *Susana* annoncent déjà l'approche de la grande ville. La route nationale montre sa présence et le sentier avance souvent en parallèle avec la bande de bitume. À trois reprises, des viaducs aménagés pour les fermiers qui doivent traverser cette route achalandée avec leur tracteur sont très appréciés par les pèlerins.

Sur un chemin de campagne, une lente montée nous amène devant *l'ermita Santa Lucia*. Un calvaire et un lavoir, jadis utilisé par les pèlerins, servaient de point d'arrêt. Comme à *Lavacolla*, sur le *Camino Francés*, les pèlerins trouvaient ici un endroit pour se laver afin d'arriver bien propres à la basilique. De fait, du haut de cette colline, par beau temps, nous avons une vue magnifique sur *Santiago de Compostela*. Aujourd'hui, par temps brumeux, la silhouette des trois clochers de la basilique se dessine à peine au-dessus de la ville. Finis maintenant les sentiers, nous entrons sur de larges trottoirs dans les banlieues qui s'étirent vers la vieille cité.

Pendant que mon regard scrute la ville, j'entends chanter derrière moi. La bande des jeunes adolescents de *Castro Dozón* arrive à grands pas, portée par l'enthousiasme de leur jeunesse. Ils sont beaux à voir. La joie éclate sur leur figure dès qu'ils aperçoivent la ville devant eux. Le bonheur illumine leur regard. Chacun et chacune me saluent au passage et je les laisse filer devant moi, heureux de rentrer à *Santiago* dans leur sillon.

La cité médiévale est remplie de pèlerins et de touristes. Tout ce monde se cherche une place pour coucher. Je devine que toutes les bonnes places sont déjà occupées. À tout hasard, je sonne à *l'hostal San Jaime*, en face de *l'Oficina de peregrinos*. La dame me répond qu'elle ne dispose que d'une chambre avec un lit double. Cela n'a aucune importance pour moi qui suis tellement heureux de trouver aussi facilement une place pour dormir. Je monte au deuxième étage et la dame me reconnaît tout de suite, étant venu ici, il y a moins d'un mois. Je paie immédiatement pour les trois nuits que je veux passer à *Santiago*, avant de prendre mon avion, lundi.

Comme il est déjà 14 h, je prends rapidement une douche et j'étends ma lessive dans le puits d'aération où des cordes sont déjà installées pour le séchage du linge. Devant l'accueil des pèlerins, une longue file d'attente m'incite à remettre à plus tard l'inscription de mon arrivée.

À 17 h, à l'ouverture de l'agence de voyages, je suis l'un des premiers clients à me présenter pour acheter un billet d'avion pour Paris. Le lundi, je peux avoir un billet par Air France, en faisant une escale à Madrid pour la rondevote somme de 630 €. Par contre, dimanche soir, avec la compagnie Vueling, il y a un vol direct entre *Santiago* et Paris pour 140 €, trois places sont encore disponibles. Alors, vous devinez, sans aucune hésitation, je réserve un siège et paie immédiatement mon passage. Je reviens à ma chambre, heureux d'avoir réglé mes affaires personnelles avec tant de facilité. Saint Jacques y a sans doute mis la main.

Pour rester dans l'aura des souvenirs heureux, en soirée, je vais déguster une pizza, dans la petite pizzeria, au bas de la *Plaza Cerventés* où, chaque fois que nous venons ici, Roger et moi, nous ne manquons pas de revenir saluer ces jeunes dames qui nous accueillent avec tant de gentillesse dans ce restaurant où tout respire le calme et la tranquillité.

Samedi matin, dans un moment d'accalmie, je passe à *l'Oficina de peregrino* pour inscrire mon chemin. Ce geste n'a plus beaucoup d'importance pour moi, mais je sais que les organisateurs de ces chemins tiennent beaucoup à leurs statistiques. Après une visite au café internet pour avertir les miens de mon départ de *Santiago*, je me rends à la messe des pèlerins à midi. Comme toujours, la cathédrale est bondée de pèlerins et de touristes. Assis sur un banc, à l'arrière, à la dernière minute, je cède ma place à une dame qui arrive avec un gros sac, l'air complètement épuisé. Je me sens encore capable d'écouter la messe debout.

Dimanche, en fin d'après-midi, je me rends à l'aéroport par les transports en commun. Mon avion décolle à 19 h pour Paris où je vais rejoindre ma femme, Micheline, qui participe à un congrès.

Conclusion

Au départ de ce chemin, mon esprit cultivait quelques craintes. Il n'est jamais facile de partir seul, sur un chemin isolé, au milieu de la vaste plaine ou au sommet de montagnes désertiques. À soixante-dix ans, tout peut survenir : un accident, un malaise ou un simple égarement. Il suffit d'une seule balise disparue, et je ne retrouve plus mon chemin.

Sur le sentier, ces peurs sont venues souvent me hanter. Mais plutôt que de me faire fuir, elles ancrèrent davantage ma démarche au fond de moi-même. Jamais je n'ai songé à abandonner. Je redoublais de prudence. Je vérifiais mon parcours, deux fois plus qu'une. Je m'arrêtais pour m'imprégner du paysage, la petite feuille de mon guide dans ma main droite, puis je reprenais ma marche, plus déterminé encore.

Sur ces chemins, faire entrer dans les mots les sentiments qui m'animent demeure pour moi une tâche ardue. Plus mes sentiments s'enfoncent au plus profond de mon être, plus fragile, plus incertaine, s'effraie l'idée de les exprimer. L'euphorie qui s'empare du marcheur, avide de silence et de solitude, s'infiltré en nous comme un arôme, un bonheur difficilement descriptible. Les moments de grande joie éclatent en nous comme une lumière trop vive et succèdent souvent à des appréhensions qui laissent dans notre esprit des coins d'ombre.

La solitude est une mère nourricière. Loin de nos préoccupations quotidiennes, dépouillé de toutes attaches matérielles ou sentimentales, le pèlerin vit pleinement avec lui-même. Aucun intermédiaire ne vient distraire ses pensées. Notre âme s'abreuve à la source qui nous fait vivre : l'amour de soi, l'amour des autres et de tout ce qui nous entoure. La Vie pénètre en nous à pleines portes.

La société moderne a tendance à nous distraire, à nous détourner de ce qui est essentiel et à nous éparpiller dans le superficiel. Nos activités quotidiennes, le travail, les loisirs, les médias, tout concourt à nous sortir de nous-mêmes et à nous disperser dans l'accessoire. Seule la solitude peut nous ramener vers notre centre, là où notre cœur et notre esprit se donnent rendez-vous pour apaiser notre âme.

Sur ces chemins de solitude, la vie, la mort et même la vie après la mort se parlent à travers de drôles de dialogues. Tout notre être se tient à l'écoute de tout ce qui se bouscule en nous, cherche et finalement retrouve son équilibre. Ces longues marches deviennent des chemins de vérité.

Mes appréhensions de départ se sont vite dissipées. Dès les premiers jours, je me suis senti bien au milieu de ces vastes espaces. Je connaissais la joie de marcher, la joie d'avancer dans une liberté la plus complète. Mon esprit, en harmonie avec la nature, respirait profondément.

La plaine de la Castille m'a apporté beaucoup de sérénité. Le calme, la tranquillité de ces vastes espaces m'apaisaient. Le soleil, sous ce ciel bleu sans nuages, m'inondait de tous les côtés et réchauffait mon âme. L'image de ma finitude, de ma petitesse au milieu de ces champs immenses, loin de m'écraser, élevait mon regard vers le ciel. Un chant venu du plus profond de moi montait vers l'Infini, scandé, rythmé par des pas tranquilles qui avançaient sur des sentiers sans fin.

Quand les premières montagnes sont apparues à l'horizon, quelques peurs ont refait surface. Mais l'élan était tellement puissant, que je désirais déjà rencontrer quelques obstacles. Je voulais vérifier mes forces grandissantes. Je suis arrivé devant la forteresse de *Puebla de Sanabria*, plein de vitalité et de désir de vaincre. La montée vers le col de *Canda* n'a jamais souffert d'un ralentissement. Et rendu au sommet, la découverte de la Galice, du haut de ce point élevé, a redonné des énergies à mes muscles légèrement endoloris.

Dans cette province de l'Espagne que j'aime bien, j'ai retrouvé des gens aimables qui ne négligeaient rien pour me tendre la main. J'ai traversé cette région comme on visite un pays de son enfance. Les montagnes avaient perdu de leur importance, seule m'intéressait la rencontre de ces personnes qui rendent nos chemins si agréables, en multipliant les gîtes et les petits bars pour aider le marcheur qui passe.

Je ne voudrais pas fermer ce livre, sans une dernière pensée pour les pèlerins que j'ai côtoyés. Les Polonais ont fait montre d'une détermination qui m'a étonné. Mal préparés pour ce chemin, ignorant souvent les difficultés qui les attendaient, ils avançaient avec un courage que j'admirais. Mais j'ai dû les quitter, car ils détournaient mon projet de l'objectif que je m'étais fixé.

Les deux Allemands, Lothans et Wolfgang, m'ont apporté de beaux échanges. Avec le premier, j'ai senti une fraternité peu commune, quoique le problème des langues mettait un frein à notre désir réciproque de communication. Avec le second, un homme plus réservé, peu communicatif, nos rapports se sont souvent soldés par une aide réciproque. La langue anglaise permettait facilement de se comprendre, pourtant, nos rencontres renfermaient chaque fois de longs moments de silence.

Le clou de mes échanges, je l'ai vécu avec les Suédois. Une fraternité sincère et profonde que j'avais rarement connue auparavant sur ces chemins, en dehors de ma rencontre avec Roger, mon ami belge. Ces trois personnes avaient, en apparence, peu de choses en commun avec moi, pourtant, je n'oublierai jamais nos échanges. Sans le rechercher, ces Suédois ont donné un sens à mon chemin, une réalité qui s'est inscrite en moi à tout jamais.

De telles rencontres demeurent impossibles à prévoir, mais quand elles se produisent, elles comblent le pèlerin d'un bonheur inégalé.

Je n'ai jamais voulu comparer mes chemins, voulu chercher à savoir lequel m'avait apporté davantage. On ne met pas ses chemins dans une balance pour peser le pour et le contre, les avantages et les inconvénients. Un chemin se vit à l'intérieur de soi, dans l'intimité de notre être, où les apparences jouissent de peu d'espace.

À la fin de mon périple, en juillet 2009, un seul bilan demeure : ce dernier chemin me donne suffisamment d'énergie pour replacer le gros sac sur mes épaules, l'été prochain, sur de nouveaux sentiers.